

Retour sur la notion d' homme ordinaire a
partir du mythe de la mechancete inherente a
l'homme

著者	Rico-yokoyama Adriana
journal or publication title	仏語仏文学
volume	44
page range	61-116
year	2018-03-15
URL	http://hdl.handle.net/10112/13132

Retour sur la notion d' « homme ordinaire » à partir du mythe de la méchanceté inhérente à l'homme

Adriana RICO-YOKOYAMA

0. Introduction

Après plus de soixante-dix ans, la période des années quarante en Europe ne cesse d'ébranler les esprits, dévoilant une plaie béante, une blessure qui ne cicatrise pas, comme le montre le flux ininterrompu des parutions consacrées aux événements dramatiques qui lui sont associés. Deux romans fraîchement primés traitent justement de ce pan tourmenté de l'Histoire : le prix Goncourt 2017, décerné à Éric Vuillard pour son roman *L'Ordre du jour*, qui revient sur l'avènement d'Hitler au pouvoir et les coulisses de l'Anschluss ; et le prix Renaudot attribué à Olivier Guez pour son roman *La Disparition de Josef Mengele* qui relate la cavale du médecin tortionnaire d'Auschwitz en Amérique du Sud.

La nécessité impérieuse de comprendre et la volonté politique d'entretenir cette mémoire vive, au moment où les témoins disparaissent et que l'on assiste à des poussées d'extrémisme dans le monde, n'expliquent pas à elles seules ce retour quasi obsessionnel sur les événements tragiques du passé. Les dernières décennies ont vu apparaître un phénomène déroutant : une fascination pour le mal¹⁾ à travers l'image du meurtrier de masse, fascination dont le moteur

1) Ce phénomène a été analysé dans l'article *De la dédiablement du monstre à l'identification au bourreau* (RICO-YOKOYAMA A. (2014)).

principal est la découverte qu'en dépit de l'atrocité de ses actes, celui que l'on considérait comme une bête méphistophélique, est en fait un homme – la plupart du temps « normal » ou « ordinaire²⁾ », comme tout un chacun, qui peut se transformer du jour au lendemain, et sans états d'âme, en un monstre sanguinaire.

La facilité avec laquelle nous admettons cette idée et le peu d'énergie que nous mettons à la combattre, démontrent l'ancrage dans les mentalités de l'idée fataliste, admise comme une évidence, de la part maléfique chez l'homme, de sa propension naturelle à faire le mal et de son irrécusable égoïsme, seules explications plausibles à l'atrocité des actes dont il peut se rendre coupable.

Dès lors, on ne peut être surpris par la défiance généralisée face aux actes de générosité, de bonté ou d'altruisme, qui, lorsqu'ils ne sont pas discutés, soupçonnés ou contestés, sont inversement magnifiés parce que perçus comme des gestes portant le sceau divin, le fait d'un petit cercle d'élus ayant reçu la grâce, des illuminés, quand on ne les voit pas tout simplement comme des fous. Cette réticence à voir dans les actions de bienveillance, l'empreinte de l'homme et les signes de son humanité, fait contraste avec la force de la conviction dans son penchant égoïste et maléfique.

Or, de la même manière que l'égoïsme est inopérant pour expliquer les actes de bienveillance et d'entraide³⁾, la théorie du penchant maléfique de l'homme et de son égoïsme originel est inapte à saisir la réalité des actes de malveillance et de violence extrêmes qui ont jalonné l'Histoire, et plus particulièrement celle du 20^e siècle. C'est ce que semble pouvoir démontrer les chercheurs, qui depuis les années soixante jusqu'aux périodes les plus récentes,

2) L'idée que la *monstruosité* ne viendrait pas forcément d'êtres monstrueux trouve son origine dans le concept de « *la banalité du mal* » lancé par la philosophe allemande Hannah Arendt en 1962, lors de la parution de *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, (1966) – Folio histoire, 2002.

3) Ce point fera l'objet de prochains travaux.

ont pu apporter des éclaircissements importants sur les mécanismes et les conditions particulières pouvant induire l'homme à commettre des actes barbares et inhumains, qu'il ne commettrait pas autrement et dont il se serait cru incapable.

La présente étude a pour but de revenir sur certains de ces travaux, majeurs, appartenant à des domaines les plus variés, tels que la recherche comportementale, biologique, médicale ou historique, afin d'apporter un contredit à cette thèse fataliste et dangereuse du mal inhérent à l'homme, tenue pour responsable de sa barbarie. Cette conception, présente depuis des siècles, est puissamment ancrée dans les mentalités. C'est pourquoi il semble important de revenir, dans un premier temps, sur ses origines, et en particulier, sur deux éléments fondamentaux – le mythe du péché originel et le darwinisme – permettant de comprendre l'enracinement profond de l'idée de mal comme attribut principal de l'homme.

1. Aux origines de la conception du penchant maléfique de l'homme

Depuis des temps immémoriaux, sages, penseurs, philosophes, ou hommes d'église n'ont eu de cesse de se demander d'où vient le mal et qui est responsable des souffrances de l'humanité. Ces interrogations ont mené, le plus souvent et jusqu'à maintenant, à incriminer la nature intrinsèquement mauvaise de l'homme, son penchant maléfique, faisant peser un profond soupçon sur la pureté de tout acte de générosité ou de bienveillance, accusé de viser au final la satisfaction d'intérêts personnels ou la recherche du plaisir.

Cette conception fataliste de l'homme a eu ses opposants farouches. Et ceci, depuis des temps extrêmement reculés. Mencius⁴⁾, le penseur chinois disciple de Confucius qui a vécu aux alentours de 380-289 av. J.-C., a développé en son temps une conception de la bonté innée chez l'homme prêt à mettre sa vie en

4) Anne Cheng, *Histoire de la Pensée Chinoise*, Paris, Éd. du Seuil, 1997.

danger pour venir en aide à son prochain. Il s'est ainsi opposé à ceux pour qui, à l'instar du penseur Yangzi, prônaient l'idée que l'homme cherche à préserver intacte sa vie ou sa nature au détriment du sens moral. Position de Yangzi que Mencius caricaturait comme suit :

« Chacun pour soi » *Eût-il pu sauver le monde entier en s'arrachant un seul poil qu'il ne l'aurait pas fait.* (VII A 26) (Anne Cheng, 1997 : 168)

Au philosophe Gaozi⁵⁾ qui, pour illustrer le fait que la nature ne distingue pas le bien du mal, prend pour exemple la maniabilité de l'eau, orientable vers l'est ou l'ouest, Mencius rétorque que la nature étant vivante, elle est portée par sa tendance naturelle vers ce qui est bon :

Admettons que l'eau ne fasse pas cette distinction [entre le bien et le mal], mais ne la fait-elle pas entre le haut et le bas ? La nature humaine est bonne, de la même façon qu'elle coule vers le bas. Il n'y a pas d'homme sans bonté, de même qu'il n'y a pas d'eau qui ne coule vers le bas. [...] **L'homme peut être amené à faire le mal mais alors sa nature subit la violence.** (VI A 2) (*Ibid.*, p.171).

De même, Gaozi dit de l'homme qu'il ne cherche qu'à satisfaire ses instincts primaires et animaux qui sont la faim, la crainte du froid et le désir sexuel. Pour Mencius, « il y a quelque chose d'aussi premier chez l'homme que la faim et le sexe : le sentiment empathique qui rend insupportable le spectacle

5) Gaozi (420-350 av. J.-C.), également connu sous le nom de Gao Buhai, était un philosophe chinois, pendant la période des Royaumes Combattants. Ses enseignements sont restés grâce au livre de Mencius intitulé « Gaozi ».

de la souffrance d'autrui. » Ce sentiment est la manifestation évidente de la présence intrinsèque de la moralité chez l'homme. (*Ibid.*).

Tout homme a un cœur qui réagit à l'intolérable. [...] Supposez que des gens voient soudain un enfant sur le point de tomber dans un puits, ils auront tous une réaction d'effroi et d'empathie qui ne sera motivé ni par l'envie d'être en bons termes avec les parents, ni par le souci d'une bonne réputation auprès des voisins et amis, ni par l'aversion pour les hurlements de l'enfant.

Il apparaît ainsi que sans un cœur qui compatit à autrui, on n'est pas un humain ; sans un cœur qui éprouve de la honte, on n'est pas un humain ; sans un cœur empreint de modestie et de déférence, on n'est pas un humain ; sans un cœur qui distingue le vrai du faux, on n'est pas un humain. (*Ibid.*, p. 161).

L'exemple de Mencius montre que la conception de la nature intrinsèquement mauvaise de l'homme a existé et été combattue dans des cultures et des époques extrêmement diverses.

1.1. Le mythe du péché originel

En Europe, le questionnement sur les origines du mal est apparu depuis bien avant l'avènement du christianisme. Pour les Grecs, c'était le fait de dieux facétieux. Avec l'arrivée du christianisme, la cause est entendue : si l'homme est mauvais, la faute en revient au premier péché du monde à l'issue duquel Adam et Ève ont été chassés du paradis terrestre. Providentiel, le péché originel, selon lequel la faute du premier homme a corrompu la nature humaine, a permis d'expliquer toutes les barbaries, en plus de résoudre le problème fondamental posé à l'Église, à savoir : comment expliquer que le mal existe dans un monde qui a été créé par un Dieu à la fois tout-puissant et infiniment bon ? S'il est

infiniment bon, Dieu ne peut pas être infiniment puissant puisque le mal existe ; s'il est infiniment puissant, Dieu n'est pas infiniment bon puisque le mal existe.

Ceci a été un véritable « casse-tête » pour les théologiens pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, qui sont, comme l'explique Georges Minois⁶⁾, « allés chercher l'explication dans le vieux mythe biblique d'Adam et Ève, coupables d'avoir croqué dans la pomme de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal ». C'est sous la plume de Saint Augustin⁷⁾ qu'apparaît, pour la première fois, l'expression de péché originel.

La *chute* est la seule grande réponse qu'on ait tenté d'apporter à ce mystère du mal dans le monde. Pendant plus de 2000 ans, et c'est encore le cas aujourd'hui, les chrétiens, aussi bien que les penseurs, athées ou croyants, se sont intéressés à cette histoire d'Adam et Ève et au péché originel. C'est ce que montre l'essai de Georges Minois⁸⁾, qui retrace l'histoire du mythe depuis ses origines. Celui-ci a marqué l'homme pendant des siècles et a indéniablement ancré en lui l'idée de son penchant au mal, et ce, en dépit des réinterprétations diverses auxquelles il a donné lieu, en particulier, au cours des deux derniers siècles où penseurs et philosophes ont tenté de relativiser les notions de bien et de mal. On est en effet passé de l'Adam de Luther, corrompueur de toute sa descendance sans possibilité de rachat, à l'Adam qui, en mangeant le fruit de l'arbre de la connaissance, s'est affirmé en tant qu'homme, c'est-à-dire en tant qu'être indépendant et libre.

Le mythe d'Adam et Ève est demeuré vivant malgré la remise en cause la plus frontale et la plus difficilement réfutable, venue de la biologie, de la théorie

6) Georges Minois, *Les origines du mal : une histoire du péché originel*, Éd. Fayard. (2002 : 9).

7) L'idée de péché originel lui est suggérée par un passage de l'Épître aux Romains (vers 57) de Saint Paul, à partir duquel Saint Augustin [354-430] va élaborer sa théorie complète.

8) *Op. cit.*

de l'évolution des espèces de Darwin, dont il sera question plus loin mais dont on peut dire dès à présent qu'elle n'a pas réussi à le détrôner totalement. La théorie darwinienne est rejetée dans certaines régions du monde du fait de la présence du mythe, à des degrés divers, dans les trois grandes religions monothéistes. De fait, la Turquie qui montre depuis quelques temps des signes de radicalisation vient d'annoncer le retrait de la théorie des programmes scolaires à partir de la rentrée 2019⁹⁾, emboîtant ainsi le pas à l'Arabie Saoudite¹⁰⁾ qui l'a toujours rejetée. Il s'agit pour les responsables turcs « d'inculquer aux jeunes les valeurs locales et nationales de la Turquie ». Pour les créationnistes, « Dieu est à l'origine de toute chose sur Terre, au premier rang desquels l'être humain », ce qui rend inacceptable la théorie darwiniste de la transformation des espèces par la sélection naturelle.

Mais, l'exemple le plus frappant vient des Etats-Unis où une enquête¹¹⁾ menée auprès de neuf-cent-vingt-six enseignants de biologie, américains, montre que seule une minorité enseigne la théorie de l'évolution, ou la présente à égalité avec le créationnisme (respectivement 28% et 13%). D'autres déclarent que « s'ils ne le font pas de leur propre mouvement », ils répondent positivement à des questions d'écologistes leur demandant un avis sur le créationnisme (5%). D'après l'étude, dans les districts les plus conservateurs, près de « 40% des enseignants de biologie n'acceptent pas l'évolution de

9) « La théorie de l'évolution absente des futurs manuels scolaires turcs », *Observatoire Pharos pluralisme culturel et religieux*, 22-06-2017.

10) « Arabie saoudite. Pas d'évolution pour les fondamentalistes », le *Courrier international*, 25/03/2009 [<https://www.courrierinternational.com/article/2009/03/26/pas-d-evolution-pour-les-fondamentalistes>]

11) Journal *Libération*, l'article signé Sylvestre Huet « L'évolution peu enseignée aux Etats-Unis », 3-2-2011, (mise à jour : 1-9-2016), Version numérique du journal *Libération*, sciences.blogs.liberation.fr, [<http://m0.libe.com/blogs/sciences.blogs.liberation.fr/2011/02/03/%25C3%25A9volution-pas-enseign%25C3%25A9e-usa.pdf>].

l'homme ».

Si l'exemple américain a de quoi surprendre, on le sera tout autant par l'extrême « vitalité » des débats portant sur le péché originel sur les réseaux sociaux en langue française, attestant de l'actualité toujours prégnante de ce mythe indéfiniment débattu, discuté ou réinterprété, poursuivant ainsi son parcours depuis sa réinterprétation par Saint Augustin.

1.2. *L'Origine des espèces* de Charles Darwin

Après le péché originel, le deuxième événement déterminant quant à la perpétuation de l'idée du mal inhérent à l'homme est, sans conteste, la bombe lancée par Charles Darwin lorsqu'il publie, en 1859, *L'Origine des espèces*. Bombe dans le sens où le naturaliste remet en question la Genèse – on dit de Darwin qu'il est le meurtrier d'Adam – mais surtout en raison des interprétations douteuses et des dérives dangereuses auxquelles cette théorie donne lieu, prônant le principe, dénoncé par Darwin lui-même, du caractère biologiquement et nécessairement mauvais de l'homme, obligé de se battre, voire d'éliminer les autres, pour sa survie.

Retour sur la théorie

Avant la théorie de Darwin, science et religion s'accordaient à voir la main du Créateur dans chaque nouvelle découverte scientifique. Elle était une preuve de l'existence de Dieu. La parution de *L'Origine des espèces* va entraîner une rupture entre les deux institutions dans la mesure où le naturaliste anglais y développe l'idée que toutes les espèces descendent d'un ancêtre commun, ce qui remet en cause le récit de la Création tel qu'il est présenté dans la Genèse. Mais le principal point de dissension porte sur le processus de l'Évolution. Selon Darwin, les modifications sont le fruit d'un processus entièrement aveugle : le hasard. L'Évolution ne poursuit pas un but, et partant ne répond pas à un plan divin. Elle est le fruit de la capacité d'adaptation à l'environnement.

L'observation d'un équilibre existant entre plusieurs *populations* sur chaque territoire a, en effet, poussé Darwin à penser qu'un facteur de régulation de type éliminatoire agissait nécessairement au sein de chaque groupe. L'influence de T. Malthus est visible. Celui-ci prédit une lutte pour l'existence, résultant du conflit entre un accroissement illimité du nombre des individus et les limitations dimensionnelles et alimentaires de chaque territoire. Les « vainqueurs » sont nécessairement les individus les mieux adaptés aux conditions de l'affrontement.

Les dérives

Ne seront rappelées ici que deux des dérives les plus importantes, vigoureusement rejetées par Darwin, mais dont les conséquences seront dramatiques, comme on le sait.

- 1) Le darwinisme social (terme inventé en 1880) qui est la doctrine sociologique de Herbert Spencer, s'inscrivant dans la lignée malthusienne et suivant laquelle l'élimination sociale des moins aptes est la conséquence nécessaire, dans les communautés humaines, de la grande loi de la sélection naturelle. Cette doctrine recommande de ne prendre aucune mesure pour protéger socialement les faibles.
- 2) L'eugénisme de Francis Galton, qui naît comme le système spencérien dans les années 1860, prône l'idée que la « civilisation » protectrice des faibles a anéanti le pouvoir améliorateur de la sélection naturelle, et que seule la sélection artificielle peut désormais s'opposer à une dégénérescence autrement irrémédiable.

C'est en réaction à cela que Darwin publie, en 1871, soit onze ans après *L'Origine des espèces*, *La Filiation de l'homme*, où il dénonce ces interprétations de sa théorie, au nom précisément de la civilisation, qu'il définit en termes de « sympathie », de reconnaissance de l'autre comme semblable et

d'aide apportée aux plus désavantagés, comme l'explique Patrick Tort¹²⁾ dans son article *Le darwinisme entre innovations et dérives* :

[Pour Darwin] La sélection naturelle a favorisé dans l'évolution humaine le développement des instincts sociaux et l'augmentation conjointe des facultés rationnelles. Elle a alors cessé d'être le facteur dominant de l'évolution, pour être remplacée par ce qu'elle a produit : l'extension indéfinie de la sympathie affective, de l'altruisme, de la solidarité, de l'éducation et de la morale. Des conduites anti-éliminatoires de protection et de sauvegarde à l'endroit des plus faibles combattent désormais l'ancien fonctionnement éliminatoire de la sélection naturelle. L'avantage sélectionné devient social. Pour Darwin, l'ensemble des principes, lois et institutions dérivant de cette sélection des instincts sociaux construit la civilisation.

Dans leur livre *Unto Others: The Evolution and Psychology of Unselfish Behavior*, Harvard (1998), les chercheurs en biologie de l'évolution, Elliott Sober et David Sloane Wilson, à plus d'un siècle et demi d'écart, vont dans le sens de Darwin en démontrant l'existence d'un altruisme pur, garantissant la préservation et la pérennité de l'espèce bien plus sûrement que selon la théorie hédoniste, consistant à rechercher son intérêt ou son plaisir, même si pour cela il faut éradiquer tout ce qui peut constituer une entrave. Pour illustrer leur démonstration, les deux biologistes mettent en parallèle deux explications possibles des comportements des parents envers leurs enfants¹³⁾. Dans

12) Patrick Tort, « Le darwinisme entre innovations et dérives », magazine *Pour la science*, Avril-juin 2009 (Article tiré d'une interview).

13) Nous reprenons l'explication donnée par Philip Kitcher, dans son compte rendu du livre de Sober et Wilson, intitulé « You win, I win », *London Review of Books*, Vol. 20 n° 20, 15 oct. 1998 : 28-29).

l'explication altruiste, les parents agissent quand ils pensent que cela va aider leurs enfants. Dans l'explication égoïste ou hédoniste, pour reprendre les termes des deux biologistes, les parents agissent quand ils pensent que leur acte leur procurera du plaisir en retour. Sober et Wilson affirment que la sélection naturelle doit nécessairement ou vraisemblablement favoriser l'option altruiste. Leur raisonnement est que quand bien même le plaisir des hédonistes puisse être corrélé au développement et à l'épanouissement de leur descendance, les « pleasure-seekers » (les chercheurs de plaisir) sont moins fiables en ce qui concerne leur faculté à aider leurs enfants que les altruistes dans la mesure où les seconds visent directement le bien-être de leur progéniture, et les premiers, indirectement seulement. En conséquence, leurs enfants auront moins de chance de s'en sortir. Puisque la représentation génétique dans les générations futures dépend de la façon dont les enfants prospèrent, l'enfant de l'altruiste s'en sortira mieux que celui des hédonistes. (Ph. Kitcher, 1998 : 28-29).

Avec cet argument, E. Sober et D.S. Wilson pensent avoir trouvé un raisonnement objectif pour prouver que l'altruisme est un avantage évolutionnaire et que, par conséquent, ce sont les processus de l'évolution qui ont produit l'altruisme. Cette explication montre la faillite des interprétations de la théorie de l'évolution ayant produit le darwinisme social et l'eugénisme dont on connaît les conséquences cataclysmiques à partir des années trente en Allemagne.

Cette première partie de notre article avait pour but de revenir sur les éléments qui ont participé à l'ancrage de l'idée chez l'homme de sa nature malfaisante. Les limites ou l'inopérabilité du mythe du péché originel, à l'origine de la thèse du mal inhérent à l'homme, puis du darwinisme, la renforçant, ont pu être démontrées, tous deux ayant été démentis, à quelque cent cinquante ans d'écart, par la biologie. Dans le chapitre suivant, nous nous intéresserons à ce que la recherche, comportementale ou historique, a pu

apporter au fil des décennies en réponse aux interrogations incessantes concernant l'explication des comportements inhumains.

2. Les débordements humains passés par le crible de la science

Dans un premier temps, seront présentées deux expériences venant de la recherche comportementale, grandement développée à partir des années 60. Ces expériences, dont l'impact a été considérable, ont servi de cadre à d'autres expérimentations et à l'étude de cas concrets issus de la seconde guerre mondiale ou d'autres événements ultérieurs. Il s'agit des célèbres expériences opérées par Stanley Milgram en 1962, puis par Philip Zimbardo, en 1971. L'expérience Milgram visait à établir les conditions de soumission à des ordres criminels, tandis que la seconde, complétant la première, avait pour objectif d'évaluer l'influence d'un environnement carcéral sur les comportements de jeunes gens « ordinaires » et sains.

2.1. *L'expérience Milgram* ¹⁴⁾

Du nom du psychologue social américain qui l'a menée entre août 61 et mai 62, l'expérience avait pour but de mettre en évidence les « conditions de l'obéissance et de la désobéissance à l'autorité ». De famille juive, Stanley Milgram voulait comprendre comment des hommes et des femmes ordinaires, sans le concours desquels l'Allemagne nazie n'aurait pu mener à bien son entreprise d'extermination, ont pu se laisser entraîner à commettre ou à laisser commettre des crimes dont l'atrocité continue de traumatiser après plus de soixante-dix ans.

Les conclusions de l'expérience de Milgram ont précédé de peu la

14) Milgram S., *Expérience sur l'obéissance et la désobéissance à l'autorité*, Éd. La découverte, 2013.

publication par la philosophe Hannah Arendt¹⁵⁾ de son essai, très controversé au moment de sa parution, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, où elle expose pour la première fois le concept de *la banalité du mal*, concept forgé à l'occasion du procès à Jérusalem d'Adolf Eichmann, le criminel nazi impliqué dans « la solution finale ». Les expériences de Milgram apparaissent comme étant l'illustration empirique de cette idée dérangement que le mal ne vient pas forcément d'êtres méchants ou diaboliques mais de gens ordinaires, que rien ne semblait prédestiner à accomplir des actes barbares.

Ces expériences, depuis leur diffusion, ont marqué la recherche comportementale, et bien au-delà, comme cela sera montré à travers les différents exemples présentés dans cet article, et ce, malgré les différentes critiques ou remises en question dont elles ont fait l'objet.

Rappel de l'expérience, sa mise en scène et ses acteurs

- Les trois principaux protagonistes

D'abord, il y a le *professeur* (P) qui est le sujet visé par l'expérience. Il est recruté par annonce dans le journal pour participer, contre rétribution, à une expérience scientifique sur le rôle de la punition dans l'apprentissage ; ensuite, *l'expérimentateur* (EX) qui représente à la fois l'institution et l'autorité scientifique que symbolise le port d'une blouse blanche (il s'agit aussi de l'instigateur de l'expérience) ; et enfin, *l'élève* (E) qui fait, en réalité, partie du complot.

Par un tirage au sort truqué, *le sujet* de l'expérience se voit attribuer le rôle du professeur (P), le rôle de l'élève étant donc joué par un acteur faisant partie de l'équipe de recherche.

15) Arendt H. (1962), *op. cit.*

- Le déroulement de l'expérience

Le sujet-professeur (P) doit faire mémoriser à son élève (E), en la lisant très lentement, une liste de vingt-sept couples de mots (*Ciel-bleu, Voiture-rouge, Nuage-blanc*, etc.). L'élève est ensuite interrogé : il est supposé retrouver la paire du mot qui lui est indiqué. À chaque réponse erronée, (P) doit punir (E) qui se trouve dans une pièce à part, attaché à un siège électrique, des électrodes, bien entendu fictives, collées aux bras. (P) doit lui administrer une décharge électrique croissant en intensité à chaque nouvelle erreur, la décharge la plus faible étant de 15 volts, avec la mention « choc très léger », et la plus violente, de 450 volts, « choc extrême : danger ». Le *professeur* ignore bien sûr que son *élève* simule la douleur, les cris et les supplications¹⁶⁾ ayant été préalablement enregistrés.

L'expérimentateur (EX) a pour fonction d'intervenir quand le *professeur* montre des signes de réticence. Il utilise les injonctions suivantes : « Veuillez continuer s'il vous plaît. », « L'expérience exige que vous continuiez. », « Il est absolument indispensable que vous continuiez. », « Vous n'avez pas le choix, vous devez continuer. » Et dans le cas d'inquiétude de la part du sujet (P) sur la question de sa responsabilité, EX le rassure : « Je prends la responsabilité ».

- Les résultats escomptés et les résultats réels de l'expérience

Avant le début de l'expérience, S. Milgram avait pris l'avis d'une centaine de personnes (psychiatres, adultes, étudiants). La réponse fut unanime : au-delà d'un certain niveau, la désobéissance serait la norme, sauf dans le cas des personnalités pathologiques (sadiques, pervers, etc.). Autrement dit, on évaluait

16) Les cris et supplications varient selon l'intensité : à 75 volts, il *grogne* ; à 120 volts, il formule des plaintes en phrases distinctes ; à 135 volt, il gémit ; à 150 volts : il supplie qu'on le libère ; à 180 volts, il déclare ne plus supporter la douleur ; à 270 volts, il hurle d'angoisse ; à 300 volts, il frappe sur le mur pour demander l'arrêt ; à 315 volt, il frappe sur le mur pour sortir ; à 330 volts, il ne réagit plus.

de 0,1 à 0,2% le pourcentage des sujets testés qui iraient jusqu'au bout de l'expérience, entendez, qui actionneraient les manettes dans leur intégralité.

Les présumés sur lesquels reposaient leur croyance étaient, tout d'abord, que les humains ne sont pas enclins à faire souffrir gratuitement un innocent ; ensuite, qu'en l'absence de coercition, le sujet reste libre et maître de ses actes (la situation n'ayant *a priori* aucune influence sur le comportement) ; et enfin, que seul le « moi profond » décide de ses actions, à partir de sa morale et de ses valeurs.

D'où la profonde stupeur à la vue des résultats : 65%¹⁷⁾ des sujets testés, soit leur majorité, ont suivi les injonctions données par les hommes en blouse blanche et ont infligé à leurs semblables – des gens censés avoir été recrutés comme eux pour une simple expérience – l'intensité maximale de courant, les 450 volts, intensité désignée comme dangereuse.

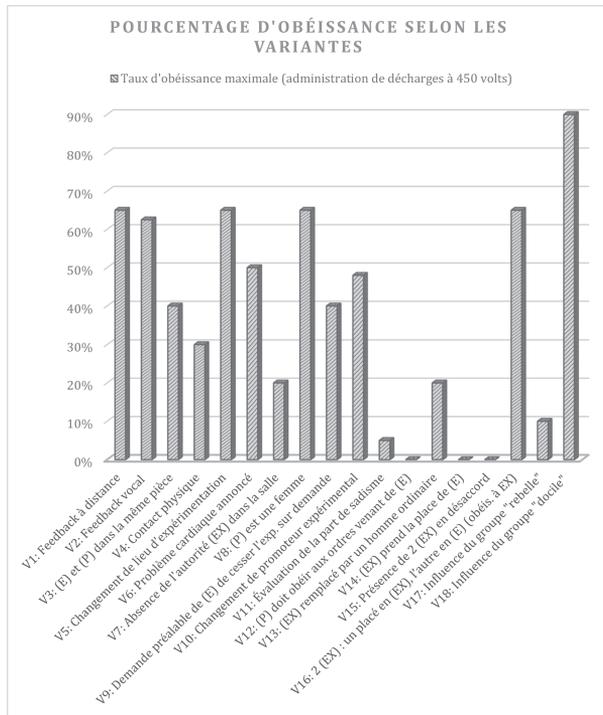
L'expérience a permis une autre observation non moins sidérante : les sujets testés sont en grande majorité dans un état d'extrême agitation, et pour certains, de souffrance, ils sont pris dans des conflits internes se manifestant verbalement (« Je ne veux plus envoyer de décharges [...], je refuse de faire du mal à cet homme, [...] » (sujet 108, p. 51) ; « Il est en train d'hurler. Vous entendez. Mon Dieu, je ne sais pas quoi faire. » (p. 52)) et physiquement (tremblements, transpiration, rires nerveux, soupirs, mordillement des lèvres, etc. (p. 51)). Ils agissent presque, pourrait-on dire, contre leur volonté, en désaccord avec ce qu'ils sentent, et ce que leur dicte la morale, et vont jusqu'au bout. Le *devoir* d'obéissance l'emporte donc sur le sentiment de compassion pour la victime. Et lorsque, la leçon finie, les enjeux de l'expérience leur sont dévoilés, ils sont atterrés et très affectés par leur comportement qu'ils jugent

17) Ce taux a été contesté pour être ramené à 50% d'obéissance, moyenne établie à partir des vingt-quatre répétitions de ladite expérience. (« Famous 'Nazi in all of us' experiment manipulated: Australian psychologist » *The Australian*, 8 octobre 2013).

inexplicable. Pour beaucoup d'entre eux, la blessure est durable.

Face au trouble causé par de tels résultats, S. Milgram et son équipe élaborent dix-huit variantes (détaillées en Annexe 1), visant à affiner leurs observations : changement de cadre, la mention d'une faiblesse cardiaque chez l'élève, la présence de l'élève dans la même pièce que le professeur, une mise en contact physique directe de ce dernier avec l'élève, la présence ou l'absence des représentants de l'autorité sur les lieux, le degré d'assurance de l'autorité (désaccord entre les représentants, ordres contradictoires), féminisation des sujets, inversion des rôles : injonctions données par l'élève, etc.

Les dix-huit variantes de l'expérience Milgram (Cf. Annexe 1)



Ces différentes variantes apportent des modifications parfois notables du taux d'obéissance des sujets mais confirme une forte propension à l'obéissance, comme le montre le graphique. Leur examen permet de définir trois tendances principales induisant des comportements de soumission, tendances qui, comme nous le verrons par la suite, seront confirmées, nuancées, ou réévaluées.

- 1) L'éloignement physique de la victime, comme le montrent les variations 1, 2, 3, 4 : en cas de contact direct avec la victime, le taux d'obéissance baisse de moitié (v. 4) mais, il apparaît néanmoins clairement (v. 6 et 7) que, pour certains, **malgré l'empathie éprouvée pour la victime, celle-ci est refoulée ou ne fait pas le poids face au sens de l'obligation ou du devoir d'obéissance qui prime sur toute autre considération.**

- 2) Le rôle central de l'autorité d'où émanent les ordres ou les directives : **cette autorité doit être forte et apparemment légitime** (v. 13, 14, 15, 16). **Ce qui compte pour les sujets n'est pas ce qu'ils font mais pour qui ils le font.** En cas de désaccord au sein de cette autorité, ou de faiblesse, ou encore, de manque de clarté dans ses desseins, les taux d'obéissance décroissent.

- 3) **L'influence capitale du groupe** : s'il est « docile », le taux d'obéissance grimpe à son niveau le plus élevé (90%), « rebelle », il n'atteint que les 10% (v. 17 et 18).

Avant de conclure sur ces expériences, il est important de signaler qu'elles ont fait l'objet de remises en question importantes¹⁸⁾, notamment depuis les

18) Les critiques citées ainsi que leurs références bibliographiques ont été tirées de l'article

années 2010. Globalement, S. Milgram est accusé d'avoir manipulé¹⁹⁾ les résultats de son étude afin de « créer l'événement », de lui donner un impact plus important. On lui reproche également de ne pas avoir respecté le protocole établi²⁰⁾ (par exemple, alors que le script limitait à quatre le nombre d'injonctions de la part de l'expérimentateur pour inciter le sujet à poursuivre l'expérimentation, l'écoute des cassettes révèle que ce nombre a pu atteindre jusqu'à vingt-six fois) ; quant au chiffre de base des 65% d'obéissance qui a servi d'échelle comparative avec les autres variantes, il ne correspond pas à la réalité²¹⁾. En réalité, l'expérience décrite comme « le feedback à distance » aurait été reproduite à vingt-quatre reprises avec pour moyenne générale 50% d'obéissance. Le chiffre de 65% serait en fait le taux le plus important enregistré pour cette expérience. Pour finir, nombre de sujets se seraient déclarés très sceptiques²²⁾ quant à la crédibilité de l'expérience : ils auraient déclaré, pendant l'expérimentation, ne pas croire qu'ils envoyaient de réels chocs électriques.

Quels que soient les véritables taux de soumission à l'autorité, et bien que la marge entre ceux annoncés par S. Milgram (65%) et ceux qui lui sont objectés (50%) soit de taille, ce qu'il est important de signaler est que, dans les

« Expérience de Milgram » (*Manipulation des résultats par Milgram*) sur Wikipedia (consultation 5 janvier 2018).

19) Gina Perry, Book Review : « Behind the Shock Machine », *Wall Street Journal*, 6 septembre 2013.

20) Johannes Lichtman : « Psych, Lies, and Audiotape: The Tarnished Legacy of the Milgram Shock Experiments », Los Angeles, *Review of books*, 30 octobre 2013.

21) « Famous 'Nazi in all of us' experiment manipulated : Australian psychologist », *The Australian*, 8 octobre 2013.

22) « Stanley Milgram's Obedience Experiments : A Report Card 50 Years Later » [archive], sur www.ucalgary.ca, 1er décembre 2013 et « L'art de l'électrochoc: les mensonges de l'«expérience de Milgram» (Archive • Wikiwix • Archive.is • Google • Que faire ?). *Le Temps*, 15 octobre 2014.

deux cas, la théorie de l'égoïsme ou de la nature intrinsèquement mauvaise de l'homme est insuffisante et inopérante pour expliquer les comportements déviants, et ce, du fait même que certains ne s'y soient pas soumis (à savoir entre 35% et 50%), puis, de par l'ampleur du trouble, voire de la souffrance, éprouvés par ceux qui ont actionné les manettes jusqu'au bout. On peut difficilement arguer ou invoquer la recherche du plaisir ou d'un avantage en ce qui concernent les comportements observés pendant ces expérimentations.

Cependant, si les résultats doivent être pris avec réserve et prudence, les conclusions auxquelles ils mènent sont indéniablement riches d'enseignement quant à la compréhension de conditions favorisant la soumission à l'autorité. La distance envers la victime avec l'absence d'empathie qui en résulte, la légitimité et la puissance de l'autorité à l'origine des ordres, l'influence décisive du groupe forment les termes d'une grille de lecture pertinente lors de l'examen de cas ou d'événements concrets, comme il en sera question par la suite.

2. 2. L'Expérience de la prison de Stanford et ses apports

Dans la lignée de S. Milgram, l'expérience menée du 14 au 20 août 1971 par l'équipe du Professeur Philip Zimbardo, dans le département de psychologie de l'université Stanford, et connue sous le nom de *l'Expérience de la prison de Stanford*²³⁾, est une contribution importante à la connaissance des mécanismes pouvant conduire des individus « sains de corps et d'esprit » à transgresser la ligne entre le « bien » et « le mal ». L'expérience avait pour but de voir comment des environnements néfastes, en l'occurrence le milieu carcéral, pouvaient affecter le comportement de sujets ordinaires. L'expérience fut réalisée avec des étudiants jouant des rôles de gardiens et de prisonniers.

À l'instar de S. Milgram, pour qui le postulat de base était que les sujets

23) *Stanford prison experiment : A simulation study of the psychology of imprisonment*, Philip G. Zimbardo, Inc., 1972.

testés refuseraient majoritairement d'actionner les manettes, l'équipe du professeur Zimbardo postulait que les sujets engagés dans l'expérience, de jeunes étudiants américains, qui plus est de la génération subversive et antimilitariste du baby-boom, ne transgresseraient pas les limites du rôle qui leur était imparti²⁴. Leur raisonnement était que ces jeunes issus d'universités nord-américaines avaient été élevés dans des sociétés attachées au respect du principe des droits de l'homme : on pouvait donc s'attendre à ce qu'ils se conduisent dans le respect de ces principes.

Comme pour l'expérience Milgram, les participants avaient été recrutés par annonce dans le journal. Il y était stipulé que l'on cherchait, moyennant rémunération, des étudiants en université pour mener une enquête sur la vie en prison. Sur les soixante-quinze candidatures, une vingtaine fut retenue. Le choix effectué à partir de tests et d'entretiens visait à sélectionner les sujets les plus sains et les plus normaux : de « bonnes brebis », en bonne santé, ne présentant aucun signe de « déviance », n'ayant aucun passé délinquant, ou d'addiction à des drogues ou à l'alcool. Leur rôle de prisonnier ou de gardien leur fut attribué au hasard (tirage à pile ou face). Une des seules véritables consignes à leur avoir été données avant qu'ils ne soient livrés à eux-mêmes, est l'interdiction de l'usage de la violence physique, mais aucune restriction n'est spécifiée quant à la violence morale.

Les sous-sols de l'université Stanford avaient été convertis en prison pour les besoins de l'expérimentation ; on avait constitué des cellules étroites avec, dans chacune, trois lits pour tout mobilier ; il y avait un cagibi exigü et totalement noir prévu pour l'enfermement des prisonniers frondeurs ou insoumis. Les gardiens avaient été munis d'un uniforme de policier, d'un sifflet,

24) C'est ce que déclare Ph. Zimbardo qui s'attend à ce que l'expérience supposée durer deux semaines soit « ennuyeuse et interminable ». Philip Zimbardo at TED, 2008, « The psychology of evil. » [<https://www.youtube.com/watch?v=OsFEV35tWsg>]

d'une matraque ainsi que d'une paire de lunettes de soleil, avec des verres à « effet miroir ». Ainsi parés, ils incarnaient non seulement le pouvoir, mais aussi l'anonymat : le port de l'uniforme et des lunettes de soleil à « effet miroir » leur donnait, en plus de l'autorité, la possibilité de se retrancher derrière leur fonction. On peut également ajouter que cette tenue, de par sa prestance, leur donnait une assurance mêlée d'arrogance perceptible dans les séquences filmées. On sait que l'uniforme entre pour beaucoup dans le choix de certains de s'engager dans des professions militaires ou policières. (Cela ne va pas sans rappeler Frantz Stangl²⁵⁾, le commandant du camp d'extermination de Treblinka, qui aimait parader à cheval dans son uniforme.)

Les prisonniers quant à eux avaient été vêtus d'une camisole blanche et courte sous laquelle ils étaient nus²⁶⁾ ; à l'avant et au dos du vêtement figurait un numéro en gros caractères représentant leur nouvelle identité ; un bonnet cachait leurs cheveux, de façon à les rendre moins distinguables ; de plus, leurs chevilles étaient enchaînées de jour comme de nuit, « afin que le prisonnier soit toujours conscient du caractère oppressif de l'environnement » (*Ibid.*). Ajoutons que leur « arrestation » s'était faite de manière spectaculaire et réaliste : après un premier entretien, les « futurs prisonniers » avaient été renvoyés chez eux au motif que l'expérience ne commencerait que le lundi suivant. Or, ce furent de véritables policiers qui procédèrent à l'arrestation devant l'œil atterrés des parents et du voisinage. Plaqués contre le capot de la voiture de police, ils sont d'abord fouillés, puis menottés avant d'être engouffrés, sans ménagement, dans le véhicule, qui les mène sur les lieux de l'incarcération, où se poursuit tout le rituel habituel de fouille, de dépouillement des effets personnels, etc. Toute cette

25) Sereny G., *Au fond des ténèbres, un bourreau parle : Frantz Stangl, commandant de Treblinka* [1975], Paris, Denoël, 1993.

26) L'absence de sous-vêtements avait pour but d'accélérer le sentiment « d'humiliation et d'émasculatation » des prisonniers qui étaient amenés à changer très vite de posture, à se recroqueviller sur eux-mêmes. (Zimbardo, 1972 : 3)

mise en scène visait à installer les sujets dans leur rôle respectif : les uns élevés dans un rang de pouvoir, les autres rabaissés à l'extrême, vêtus d'une tenue dégradante, avec un numéro pour toute identité.

L'expérimentation prévue pour durer deux semaines environ est stoppée après le sixième jour tant la situation est devenue incontrôlable : l'escalade de la violence psychique est radicale. Sévices moraux et humiliations s'enchaînent entraînant une dégradation physique et morale des prisonniers, menant certains à la dépression. Après seulement trente-six heures d'incarcération, l'équipe se trouve dans l'obligation de « libérer » un des prisonniers. À l'issue de l'expérience, cinq jeunes hommes sur les huit désignés à occuper le rôle de prisonnier montrent des signes extrêmes de stress : ils sont devenus dépressifs. Ph. Zimbardo déclare :

Ce qui nous semblait singulièrement dramatique et affligeant était de constater avec quelle facilité des comportements sadiques apparaissaient chez des individus qui ne relevaient pas du « type sadique ». La seule situation carcérale était une condition suffisante pour produire un comportement aberrant, antisocial. (in Browning, 2007 [1992] : 248)

Un autre constat relevant de l'idée de groupe doit être fait : l'unité et la solidarité du groupe des gardiens sont restées intactes malgré les débordements, voire la sauvagerie, de certains. Dès la deuxième journée, une tentative de rébellion des prisonniers, très vite matée, marque le début des dérives et des humiliations. Certains gardiens, à peu près un tiers de l'effectif, commencent à donner libre cours à des comportements pouvant être qualifiés de cruels et sadiques. Les autres gardiens²⁷⁾ « travaillent » consciencieusement et dignement,

27) Onze gardiens participent à l'expérience. Un tiers de l'effectif est « cruel et

mais ce qui interpelle le lecteur ou l'observateur, c'est qu'ils ne s'opposent, à aucun moment, aux ordres malfaisants et dégradants de leurs acolytes, ni ne s'y interposent. C'est une passivité coupable mais qu'on peine à associer à de l'indifférence. Sont-ils insensibles aux exactions auxquelles ils assistent mais ne participent pas ? Est-ce de l'indifférence, ou quelque chose venant d'un fonctionnement particulier à la notion d'appartenance à un groupe ? – comme le suggère l'historien Christopher Browning dans un essai consacré à un bataillon de réserve de la police allemande pendant la guerre, sur lequel nous nous pencherons ultérieurement.

Quant au bloc constitué naturellement par les prisonniers du fait de leur condition commune, il se fissure très vite. En effet, pour éviter une nouvelle rébellion, les gardiens vont user d'une tactique de nature psychologique visant à briser leur unité. Ils créent une cellule spéciale réservée aux « bons » prisonniers qui bénéficient de traitements de faveur (on leur rend leur camisole qui leur avait été ôtée pendant la rébellion, ils ont droit à un meilleur repas et sont moins sujets aux brimades). Puis ils sont remis dans la même cellule que les autres détenus. Le rejet est immédiat : on les suspecte d'avoir été subornés pour espionner. La scission s'est opérée.

Cette expérience traumatisante²⁸⁾ et son initiateur sont revenus sur le devant

dur », éprouvant manifestement du plaisir à agir avec cruauté et sadisme, et se montrant très inventif quant aux humiliations à infliger aux prisonniers. Le second tiers, le gros de l'effectif, est « dur mais loyal » et « respecte les règles du jeu ». Quant au dernier tiers, en réalité deux gardiens sur les onze, ils se comportent en « bons gardiens » ne punissant pas les prisonniers et se montrant prompts à leur accorder de petites faveurs. (Zimbardo, 1972 : 14)

28) L'expérience a été l'objet de nombreuses critiques notamment sur le rôle de superviseur occupé par Ph. Zimbardo dans la chorégraphie même de l'expérience, supprimant la distance d'analyse nécessaire permettant un arbitrage réel. Le traumatisme engendré par

de la scène, récemment, lors du scandale qui a éclaboussé l'armée américaine et la CIA, accusées de violation des droits de l'Homme à l'encontre de prisonniers, dans la prison d'Abou Ghraïb, entre 2003 et 2004, lors de la guerre en Irak. Les images et photographies insoutenables de prisonniers physiquement et moralement humiliés, sexuellement abusés, torturés, avec parfois pour conséquence la mort du prisonnier²⁹⁾, ont fait le tour du monde. Or, certaines de ces images ressemblent à s'y méprendre à celles prises par l'équipe du professeur Ph. Zimbardo lors de son expérience en 1971. C'est à ce titre, et en tant qu'expert, qu'il est appelé à prendre part au procès, du côté de la défense, en faveur d'un des jeunes militaires incriminés.

Pour l'administration américaine anxieuse d'étouffer le scandale, il s'agit de désigner les brebis galeuses, puis, d'isoler ces « mauvaises graines » du reste du panier. Ph. Zimbardo affirme quant à lui que s'ils sont indéniablement coupables, les jeunes tortionnaires ne doivent pas être les seuls à être incriminés : pour lui, en créant un environnement favorisant ce type de débordements, l'Institution est la grande responsable des événements survenus.

Les dossiers d'enquête laissent en effet apparaître que les autorités en présence ont sciemment créé les conditions favorables à ces dérives. Face à l'insuffisance de renseignements venant des prisonniers irakiens à propos d'une probable insurrection, le commandement aurait insinué la nécessité de briser

l'expérience a été violent. Les conditions imposées par le psychologue aux prisonniers dans l'espoir d'augmenter la désorientation, la dépersonnalisation et la désindividualisation furent telles (arrestation spectaculaire, camisole, identification numérale, absence de sous-vêtements, chaîne à la cheville, humiliations diverses, etc.) qu'ils perdirent très vite pied.

29) Par exemple, le cas d'un prisonnier mort des suites des traitements barbares qui lui ont été infligés a été rapporté : « The Armed Forces Institute of Pathology later ruled al-Jamadi's death a homicide, caused by «blunt force injuries to the torso complicated by compromised respiration.» ». (*The Abu Ghraib files*, salon. com, 14 mars 2006).

leur volonté afin de les rendre plus « malléables ». Or, les jeunes tortionnaires sont des réservistes et non des militaires chevronnés très au fait des règlements internationaux concernant le droit des prisonniers de guerre³⁰; ils ne sont aucunement préparés à la tâche qui leur incombe. Pendant trois mois, les jeunes recrues sont livrées à elles-mêmes, sans surveillance. Le non-encadrement a contribué à l'avènement du type d'abus que la situation a engendré.

Pour Ph. Zimbardo, « la ligne séparant le bien et le mal n'est pas étanche, mais mobile et perméable »³¹. Des gens *bien* peuvent facilement être menés à la transgresser quand l'autorité détentrice du pouvoir les y incite. C'est le système qui crée la situation qui corrompt les individus, il représente l'arrière-plan légal, politique, économique et culturel.

Une structure totalitaire

Des événements tels que ceux qui se sont produits à l'université de Stanford ou à Abou Ghraïb surviennent dans des situations inédites ou peu familières à l'intérieur desquelles les schémas de réponse habituels ne fonctionnent pas et où sa propre personnalité et moralité ne sont pas engagées. Il s'agit en effet dans les deux cas de structures totalitaires :

Que certaines institutions, qu'il s'agisse des hôpitaux psychiatriques, des prisons, de l'armée, des camps de concentration, voire même des couvents, se caractérisent par le double mouvement d'une séparation, d'une mise à l'écart, d'une coupure radicale des individus d'avec le monde extérieur, et d'une prise en charge

30) Les droits des prisonniers de guerre sont définis dans la III^e Convention de Genève, du 12 août 1949.

31) Conférence de Philip Zimbardo: « The Lucifer effect : Understanding how good people turn evil », colloque MIT WORLD, culture et technologie, "Distributed intelligence". [<https://www.youtube.com/watch?v=9xpsVIY3QQc>]

complète de leurs besoins (logement, nourriture, habillement, etc.) justifie qu'on voit en elles des structures sociales « totalitaires » [...]. (Terestchenko³², 2005 :141)

L'univers totalitaire que sont – toute proportion gardée – les prisons de Stanford et d'Abou Ghraib, représente pour ceux qui y sont enfermés comme pour ceux qui en tiennent les rênes : « la dépossession de soi, sa dépersonnalisation, la perte de son autonomie ». (*Ibid.*)

Les sept processus sociaux facilitant la transgression

Philip Zimbardo définit les sept processus sociaux³³ qui s'entrecroisent et dont la combinaison favorise la descente vers le mal :

1. *Faire le premier pas sans réfléchir* ; une fois ce premier pas franchi, pas qui peut paraître très anodin, les autres s'enchaînent presque irrémédiablement.
2. *La déshumanisation de l'autre* ; dans l'expérience de la prison de Stanford, cette déshumanisation s'est faite par l'effacement de toute individualité chez les prisonniers : l'uniformisation de leur tenue, la désidentification par l'usage d'un numéro d'identité et le port d'un bonnet, l'humiliation par les chaînes et l'absence de sous-vêtements, les rabaissements dont ils sont l'objet, etc.

M. Terestchenko (2005 : 142-143) présente une analyse très fine du processus de *déshumanisation* dans un passage intitulé *La dépossession de l'image de soi*, montrant les étapes puis la « facilité » avec laquelle on peut fragiliser un homme au point de lui faire accepter de lui-même qu'il n'est

32) Terestchenko Michel (2005), *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, Éd. La Découverte, « Recherches : Mauss », Paris.

33) Philip Zimbardo at TED, 2008, « The psychology of evil », *op. cit.*

plus un homme à part entière :

Durant ces premières heures [de captivité], ces premiers jours, l'arrachement du détenu avec tout ce qui faisait sa vie antérieure et qui contribuait à former l'image de soi est si radical, si violent qu'il n'a tout simplement pas la possibilité psychique de se reconstituer un espace d'autonomie, aussi réduit et étroit soit-il. Manquant encore totalement d'expérience le nouveau venu est incapable « de prendre ses marques » [...] et d'échapper à cette première aliénation totale de soi que l'autorité exerce sur lui, et qui ne le considère plus que comme un détenu désigné par un matricule abstrait. [...] Dans les premiers moments, la redéfinition purement abstraite de soi est généralement intériorisée par le sujet qui, dans la perte de tout repère, se comporte selon ce qu'on attend de lui. (*Ibid.* :142).

Ce qui est important ici, c'est que l'assise de l'autorité – avec les sentiments d'impunité et de légitimité qu'elle engendre – est d'autant plus forte que les « prisonniers » reconnaissent comme une vérité leur sortie du monde réel, leur déchéance. Ils ont intégré leur culpabilité.

3. *Sa propre désindividualisation.* Elle est rendue possible par l'intégration dans une structure rigide avec le *devoir* de soumission qu'elle implique et que facilite le port même de l'uniforme. Uniforme dont le rôle est crucial et multiple : il marque l'appartenance à une structure, l'abandon consenti de son individualité, son indifférenciation d'avec les autres qui lui pourvoit un anonymat derrière lequel il se sent protégé puisqu'il n'agit plus en tant qu'individu mais comme un agent de la structure à laquelle il appartient et dont il est l'outil. Le militaire en uniforme est autorisé à être violent : il tue à la commande. Sans son uniforme, tuer fait de lui un criminel. Ph.

Zimbardo rapporte l'expérience effectuée en 1974, par l'anthropologue John Watson de l'université Harvard qui a étudié la relation entre une transformation de l'apparence physique (port d'uniformes militaires, peinture sur le corps, port de masques, etc.) et la manière dont on traite ses ennemis, au moment de s'engager dans un conflit.

	23 sociétés	Tortures, mutilations et tueries pratiquées
Transformations physiques ou vestimentaires (uniforme)	15	13
Pas de transformations	8	1

Sur vingt-trois cultures ou sociétés observées, quinze changent leur apparence physique ou vestimentaire lors d'un départ en guerre. Sur ces quinze, treize (soit 90%) pratiquent la torture et la mutilation et donnent la mort. Sur les huit qui ne changent pas d'apparence, une seule culture tue, torture et mutile. L'anonymat que fournit le masque, la peinture corporelle ou l'uniforme a donc une influence sur la manière dont est traité l'adversaire. Il permet de retrancher son individualité derrière l'institution, ou les autres membres de son groupe dont il ne peut être différencié. Le guerrier, ou plutôt le soldat, dans le cas qui nous occupe, peut ainsi minorer son sentiment de responsabilité, en même temps qu'il peut se libérer de ses inhibitions. L'état d'anonymat rend possible les débordements.

4. *Le partage ou la dilution de sa responsabilité personnelle dans celle du groupe ou de l'institution* conduisant à la déresponsabilisation de l'individu. Cela rejoint le précédent point : le fait d'appartenir à une

structure autorisant et légitimant l'usage de la violence et requérant la désindividualisation de celui qui l'intègre, fait que celui-ci ne prend pas la responsabilité de ses actions. Notons que c'est ce qui a constitué l'axe principal de défense des criminels de guerre nazis, notamment lors du procès de Nuremberg (novembre 45~octobre 46) qui se retranchaient sous l'autorité responsable, le Führerstaat, l'état dirigé par un seul chef, auquel chacun était obligé d'obéir aveuglément. Göring affirmait qu'aucun des accusés présents ne pouvait être tenu pour responsable de ce que Hitler, Himmler, Bormann, Goebbels et Heydrich avaient mis en place (Gilbert³⁴), 1948 : 106-107).

5. *L'obéissance aveugle à l'autorité* ; en lien direct avec les précédents points. Le devoir d'obéissance, qui, faut-il le rappeler, nous est inculqué dès la petite enfance, se trouve amplifié dans les institutions de type autoritaire où rien n'est laissé au hasard quand il s'agit de rendre l'individu apte au service quel qu'il soit, de l'assujettir, en ayant soin d'effacer chez lui toute trace de sensibilité, toute velléité d'analyse de la situation. Le sens moral de l'individu, qui en situation ordinaire est en alerte, est ici mis en veille ou désactivé. Pour assurer la « réussite » de son expérience, il est clair que Ph. Zimbardo a consciencieusement mis en place toutes les conditions induisant les débordements de ses gardiens en ne négligeant aucun détail facilitant l'assujettissement des prisonniers, ou pour ainsi dire, leur broiement. Le psychologue n'a reculé devant rien : même dans les prisons américaines, les détenus ne sont pas enchaînés, ils ont droit à une tenue décente et à garder leurs sous-vêtements. Certaines des brimades d'ordre sexuel auraient pu être évitées. On tremble à la pensée que son expérience eût pu se prolonger davantage, sans l'intervention providentielle d'une

34) Gustave Gilbert, *Le Journal de Nuremberg* [« Nuremberg Diary » trad. M. Vincent], Flammarion, 1948.

personne extérieure. Il s'agit de Christina Malach, la fiancée de Ph. Zimbardo, venue interviewer les participants de l'expérience : atterrée par les événements qui se déroulent sous ses yeux, elle oblige le psychologue, trop pris par le jeu, à reconnaître qu'il n'a plus aucun contrôle sur l'expérimentation et qu'il est en train de laisser se produire des actes cruels et inhumains contre des jeunes gens innocents : « *It's terrible what you are doing to those boys, they are not prisoners, nor guards, they are boys, and you are responsible.* » Et Zimbardo de reconnaître : « *I was the prison superintendent and I didn't know that it was out of control. I was totally indifferent.* » Et le lendemain, il met fin à l'expérience³⁵⁾.

6. *La conformité sans réserve et non critique aux normes du groupe.* On en voit l'illustration dans l'expérience de la prison de Stanford : les « bons » gardiens n'émettent aucune condamnation à l'encontre de leurs collègues faisant preuve de sadisme ou de cruauté. Ils ne se désolidarisent pas du reste du groupe malgré les réserves ou même la répugnance qu'ils ont vraisemblablement pu éprouver au spectacle qui se jouait devant eux.

7. *Tolérance passive au mal, à travers l'inaction ou l'indifférence.* Le fait de ne pas intervenir, de détourner le regard, d'attendre que l'orage passe, rend le spectateur, passif, complice. Est-ce un manque de courage ? de l'indifférence ? L'explication du comportement passif, quand il n'est pas simplement une marque d'indifférence, semble être lié à la question du groupe, comme il en a été question dans le point précédent. Il est en effet difficile d'imaginer que l'indifférence envers les victimes puisse expliquer le manque de réactivité face à des comportements déviants. Le chapitre

35) Philip Zimbardo, TED 2008, « Philip Zimbardo : Comment des gens ordinaires deviennent des monstres... ou des héros. » [https://www.ted.com/talks/philip_zimbardo_on_the_psychology_of_evil?language=fr#t-1171077]

suisant tentera d'apporter quelques éclaircissements à ce phénomène déroutant.

En dépit des conditions pour le moins dangereuses et condamnables de la manière dont elle s'est déroulée, l'Expérience de la prison de Stanford a mis en lumière des mécanismes fondamentaux induisant les hommes à la transgression de lignes infranchissables dans des circonstances ordinaires.

Pour les autorités responsables, comme c'est le cas ici, il s'agit, d'un côté, de rendre vulnérables les détenus par une déshumanisation passant par une infinité de détails fondamentaux, ne laissant rien au hasard (un numéro à la place du nom, le port d'une tenue dégradante, l'indistinguabilité, le port de chaînes, etc.). En réalité, tout est mis en place de manière à ce que les gardiens ne puissent considérer les détenus comme des semblables et limiter ainsi tout risque d'empathie dont l'expérience Milgram a montré que plus elle est importante plus l'obéissance faiblit. Ici, le risque est d'autant plus atténué qu'une fois rendu vulnérable, le prisonnier, déstabilisé, se comporte en coupable, ce qui campe l'autorité du gardien et renforce ses sentiments de légitimité et de puissance.

De l'autre côté, une stratégie similaire est employée par les autorités pour s'assurer la soumission des gardiens/soldats. En effet, eux aussi sont indifférenciables du fait du port de l'uniforme qui les intègre à un groupe et les met en situation d'obéissance tout en leur conférant un paravent protecteur, puisqu'ils ne font qu'obéir aux ordres venant de l'institution à laquelle ils « appartiennent ». L'anonymat que donne l'uniforme est par ailleurs propice aux débordements.

Dans la partie suivante, seront confrontées les conclusions des deux grandes expériences, présentées ci-avant, avec les travaux de deux historiens. Le premier, Christopher Browning, a analysé le cas d'un bataillon de police

allemande responsable de la mort de centaines de milliers d'innocents pendant la seconde guerre, et le second, Johann Chapoutot, a orienté ses recherches sur le cadre intellectuel, social et politique de l'Allemagne dans la première moitié du 20^e siècle, arrière-plan indispensable, selon lui, pour expliquer, au moins partiellement, comment ces crimes abominables ont pu être légitimés et rendus concevables.

3. Confrontation des expériences de Milgram et de la prison de Stanford avec l'histoire

3. 1. Le cas des hommes ordinaires du 101^e bataillon de la police allemande³⁶⁾

Dans son livre *Des Hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de la police allemande et la solution finale en Pologne* (1992), l'historien américain Christopher Browning retrace le parcours d'un bataillon de la police de Hambourg comptant cinq cents hommes de 39 à 42 ans. Avant la guerre, dans le civil³⁷⁾, ces hommes *ordinaires*³⁸⁾ étaient principalement issus de la classe ouvrière. Trop âgés pour combattre sur le front, ils sont donc incorporés dans la police hambourgeoise pour constituer une force de réserve pour les régions occupées. L'été 42, ils sont envoyés en Pologne, à Josefow, et découvrent sur place la nature criminelle de leur mission : abattre à bout portant mille cinq cents civils juifs, parmi lesquels des hommes, des femmes, des enfants, des

36) Nous reprenons partiellement des éléments de l'analyse de l'essai de Ch. Browning proposé dans RICO-YOKOYAMA A. (2015).

37) 63% d'origine ouvrière, 35% de la petite bourgeoisie travailleurs du tertiaire, et seuls 2% exercent une profession relevant de la classe moyenne, comme pharmacien ou instituteur. (Browning : 94-95).

38) « Ordinaires » dans le sens que ce ne sont pas des SS, mais des citoyens ordinaires, des pères de famille, qui, dans leur grande majorité, n'ont reçu aucune préparation pour la tâche qui va être la leur d'extermination de masse.

nourrissons et des vieillards.

L'essai révèle que ces policiers qui pour la plupart n'avaient jamais tué³⁹⁾ vont exécuter les ordres reçus malgré l'horreur que leur inspire la mission et un violent conflit intérieur. Conflit accru par l'offre du commandant du bataillon, Wilhelm Trapp, faite aux plus âgés, de se soustraire à la mission, offre que seule une dizaine de policiers saisit sur le moment, pour des motifs qui seront exposés plus tard. Nombre de policiers tenteront néanmoins tout au long de la journée de se dérober à la tuerie. Après cette première expérience douloureuse et face au profond désarroi de ses hommes, le commandant va obtenir de sa hiérarchie que son bataillon soit exempté du travail même de tuerie et assigné à des tâches périphériques, comme, par exemple, l'encadrement des convois jusqu'aux lieux de mise à mort (ch.4), l'évacuation des ghettos et la déportation vers les camps (ch.10 et 12), et la traque des Juifs ayant échappé aux rafles (ch.14). Malgré ces aménagements, à plusieurs reprises la troupe ne pourra échapper au travail d'extermination (ch. 7, 9, 11, 15). Au final, ce bataillon se verra imputer la mort directe ou indirecte de plus de 83 000 personnes, puisque ces hommes, qui n'avaient pourtant pas le profil de meurtriers de masse, poursuivront jusqu'à l'automne 43 leurs activités sanglantes.

Lecteur de Milgram et de Zimbardo, Browning s'appuie explicitement sur leurs expériences qui vont servir à plusieurs reprises de grille de lecture pour ses propres analyses, afin d'apporter une vision plus affinée et plus complète sur les motivations conduisant des individus à obéir à des ordres inhumains.

39) Ils sont trop jeunes en 1914-18, et trop âgés en 1939, pour être envoyés au front.

De la souffrance mais pas de remise en cause de l'autorité

Après la tuerie de Josefov, où les policiers de Hambourg ont, pour la première fois, tué des hommes dans des conditions moralement inacceptables (ils n'ont pas en face d'eux des soldats armés mais des êtres innocents et sans défense), Ch. Browning raconte que « les hommes sont déprimés, troublés, furieux et amers. Ils mangent peu, mais boivent énormément [...]. Mais ni la boisson ni les efforts de Trapp [leur commandant] ne sauraient laver la honte et l'horreur qui hantent la caserne.⁴⁰⁾ ».

Toute proportion gardée, il est possible de mettre en parallèle leur désarroi avec l'extrême trouble et malaise éprouvé par les sujets de l'expérience Milgram pris de tremblements, de rire nerveux, transpirant abondamment, puis mortifiés après la découverte du « complot » dans lequel ils ont été pris.

S'il y a obéissance, elle se fait à contrecœur et dans la souffrance, du moins pour cette première fois, car, et c'est là un deuxième point très important, les massacres vont se poursuivre jusqu'à l'automne 43 avec toujours « moins de difficulté que la première fois » car « avoir tué une première fois [atténue] le traumatisme de la seconde⁴¹⁾ » au point que certains vont « devenir au fil du temps de parfaits *exécuteurs*⁴²⁾ ». Comme Ph. Zimbardo l'a expliqué, le premier pas est déterminant : une fois la ligne transgressée, il est difficile, voire impossible, de revenir en arrière. Seule une petite minorité de policiers a pris la perche tendue par le commandant en acceptant son offre de dispense.

Quant au fait de devenir de *parfaits exécuteurs*, cela ne concerne qu'une

40) D'après le témoignage des policiers Hw2093, Hw2984 et G467 à l'occasion des enquêtes préliminaires en vue du procès des policiers du 101^e bataillon, Ch. Browning, *op. cit.*, p. 123.

41) Ch. Browning, *op. cit.*, p. 144.

42) Cette dénomination vient du titre de l'essai de Harald Welzer, *Les Exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Gallimard, 2007.

partie de la troupe, les autres se résignent avec fatalité à « faire le travail », ou, pour une petite minorité, refusent de participer aux tueries. Ch. Browning établit un parallèle entre ces trois groupes qui ont émergé au sein du 101^e bataillon et la gamme de comportements relevés par Ph. Zimbardo à partir des observations faites sur ses gardiens⁴³⁾ de prison. L'historien y voit « une sinistre ressemblance » :

Un noyau de tueurs de plus en plus enthousiastes, qui se portaient volontaires pour les pelotons d'exécution et les « chasses aux Juifs » ; un groupe plus nombreux de policiers qui ont tiré et déporté lorsqu'on le leur a demandé, mais qui n'ont pas cherché les occasions de tuer (*et parfois s'en sont même abstenus, au mépris des ordres permanents, si personne n'était sur place pour les surveiller*⁴⁴⁾) et une poignée (moins de 20 %) d'hommes qui ont refusé ou se sont systématiquement dérobés.

Certes, et comme cela a été signalé précédemment, le commandant Trapp a pu obtenir la limitation de la participation de son bataillon à des tâches moins traumatisantes (les rafles, le transfert de Juifs vers les camps, les surveillances, etc.), la tuerie elle-même, le « sale boulot », étant déléguée aux unités spécialement préparées pour ce type d'intervention. (*Ibid.* : 242). Mais il est fréquent que le bataillon soit sollicité pour procéder à des tueries : on fait alors appel aux *volontaires* ou à ceux dont on sait qu'ils « tirent volontiers » pour former les pelotons d'exécution. Reste que pour certaines missions⁴⁵⁾, c'est le

43) Cf. note 27.

44) Souligné par nous, car ce point est commenté plus loin.

45) Après le massacre de Josefow, les massacres de Parczew, de Serokomla, de Talcyn et de Kock sont assurés par les seuls policiers du 101^e bataillon.

bataillon entier qui doit faire le travail, sans aide extérieure. (*Ibid.* : 169). Dans ces cas-là, les témoignages indiquent que nombre de policiers se dérobaient à la tuerie, en se faisant affecter à d'autres tâches, se cachant, ou en « ratant » systématiquement la cible. C'est précisément le genre d'attitude qui avait été observé par Milgram avec la variante 7 : les sujets testés mentent à l'institution qui les sonde en laissant croire qu'ils continuent d'administrer l'ensemble des décharges électriques alors qu'ils n'envoient plus de décharge ou seulement les plus basses, mais sans pour autant jamais remettre en question la légitimité de l'expérience.

Lors du massacre de Lomazy⁴⁶⁾, les hommes du 101^e bataillon ne peuvent se soustraire aux tueries car, explique Browning, les Hiwis⁴⁷⁾ sont « trop soûls pour achever ce qu'ils avaient si bien commencé » (*Ibid.*). Cet épisode démontre que ces Hiwis, souvent présentés comme des tueurs assoiffés de sang, se voyaient distribuer de très grandes rations d'alcool avant d'accomplir leur tâche, de sorte que l'on peut dire que même aguerris et endurcis par la répétition de leurs actes barbares, les hommes de ces unités spéciales n'en étaient pas moins sujets à des conflits intérieurs qu'ils faisaient taire sous des rasades d'alcool. On sait que des drogues de toute sorte circulent parmi les soldats pendant les guerres, et que les états-majors ferment les yeux. C'est ce que confirme la série documentaire américaine « The Vietnam War » dirigée par Ken Burns et Lynn Novick⁴⁸⁾.

De cette première partie de l'analyse du cas des policiers de Hambourg, il

46) Le massacre de Lomazy a lieu le 17 août 1942, soit un mois après celui de Jozefow.

47) Abréviation du mot allemand *Hilfswillige* (auxiliaire volontaire), les Hiwis étaient des volontaires recrutés parmi la population des territoires occupés d'Europe de l'Est qui servaient d'auxiliaires dans la Wehrmacht. Ils formèrent des unités spéciales chargées de l'extermination effective.

48) Série composée de dix-sept épisodes dont le premier a été diffusé le 17 septembre 2017. [<https://www.youtube.com/watch?v=gC54k-lGYZs>]

est intéressant de retenir les points suivants : pour la plupart, les hommes se soumettent avec amertume aux ordres meurtriers. Ce qui apporte un démenti à la thèse du penchant purement malfaisant de l'homme : ces policiers n'auraient pas d'états d'âme s'ils étaient naturellement versés à faire le mal. Reste qu'ils poursuivent leurs activités sans remettre en cause l'autorité de laquelle émanent ces ordres.

Les conclusions de Ch. Browning sur le comportement du 101^e bataillon de policiers

Ch. Browning dégage quatre grandes pistes explicatives du comportement des policiers de Hambourg : (a) la peur du châtimeⁿt ; (b) la soumission à une autorité ; (c) la thèse idéologique antisémite ; (d) le conformisme au groupe. Or, tout en leur reconnaissant une importance explicative, l'historien relativise sensiblement les trois premières pour se concentrer sur la dernière.

Très sommairement, Browning relativise la thèse de (a) *la peur du châtimeⁿt* pour expliquer l'obéissance aux ordres, car aucun document ne fait référence à une quelconque condamnation ou des représailles contre ceux qui s'y seraient soustraits ; (b) l'explication du comportement des hommes du bataillon ne serait pas non plus à rechercher du côté de *la soumission à une autorité*, puisqu'en leur laissant à plusieurs reprises le choix de se soustraire aux ordres de meurtres le commandant du bataillon aurait, en plus d'offrir à ses hommes une porte de sortie, montré de la faiblesse (46) ; (c) l'historien rejette également la *thèse idéologique antisémite* – il est possible que les hommes aient « tenu la race allemande pour supérieure mais pas au point de désirer leur extermination [des Juifs] », leur génération ayant été élevée dans la morale chrétienne (47). (d) L'explication aurait davantage à voir avec ce que Browning appelle le conformisme au groupe.

Les arguments donnés par Ch. Browning pour modérer l'importance des trois premières pistes ne sont pas suffisants, selon nous, pour affaiblir le

caractère central que peuvent constituer la peur, la soumission à l'autorité ou la place de l'idéologie antisémite, comme nous avons voulu le montrer dans de précédents travaux⁴⁹⁾ auxquels le lecteur est renvoyé. Quant à la notion de conformité au groupe mise au premier plan par Ch. Browning pour expliquer le comportement des hommes, elle confirme les observations de Stanley Milgram : les variantes évaluant l'influence du groupe étaient celles offrant le taux d'obéissance le plus important enregistré (90%) (il s'agit des variantes 17 et 18 (annexe 1)). L'expérience de la prison Stanford avait également mis en lumière, une forme de solidarité de groupe à travers l'inertie pouvant être considérée comme une forme de soutien tacite des « bons » gardiens vis-à-vis de leurs collègues faisant preuve de cruauté ou de sadisme.

Pour Ch. Browning, « adopter un comportement non-conformiste [est] au-dessus de [la force des policiers] ». Ce qu'il explique, d'une part, par le souci de ne pas laisser « le sale boulot » aux camarades et d'autre part, par le fait que puisque le bataillon doit tirer quoi qu'il advienne, refuser de le faire, revient à ne pas « prendre sa part dans une pénible obligation collective », c'est comme « commettre une action asociale à l'égard de ses propres camarades ». (Browning : 270).

À cette première explication à caractère quelque peu « altruiste », l'historien en ajoute une seconde moins « généreuse » mais, selon nous, plus conforme à la réalité : en refusant de participer au « sale boulot », les réfractaires risquent « l'isolement, le rejet, l'ostracisme » (*Ibid.*) alors qu'ils se trouvent loin de chez eux, sans moyen possible de s'éloigner physiquement ; sinon pourquoi ne leur avoir annoncé la nature de leur mission qu'une fois arrivés sur place, en Pologne ? On se représente aisément l'enfer vécu par ceux qui ont rompu les rangs suite à l'offre du commandant de les dispenser de participer aux tueries, obligés d'essayer les quolibets du reste de la troupe

49) Analyse effectuée dans Rico-Yokoyama (*op. cit.* 2015).

(« traître », « lâche »), leurs brimades. (*Ibid.* : 186).

Il y a incontestablement un effet de groupe, une forme de loyauté, fondamentale, telle qu'elle a pu être observée chez les gardiens de prison dans l'expérience de la prison de Stanford, comme, par ailleurs, à la prison d'Abou Ghraïb. En témoigne, les menaces de mort reçues par Joe Darby, le soldat ayant fait éclater le scandale à propos des exactions commises par son groupe. Contraint de quitter l'armée, il a dû se cacher pendant trois ans avec son épouse et sa mère⁵⁰.

Ce que nous récusons, c'est l'expression de *conformisme* utilisée par Ch. Browning, selon nous, peu en adéquation avec les deux réalités développées ci-avant. L'expression de conformisme suggère un comportement purement et proprement naturel ou instinctif ; or, les hommes n'agissent pas instinctivement ou naturellement tels des moutons⁵¹. S'il y a obéissance, elle est contrainte et forcée, ou dans certains cas, admise et acceptée mais elle n'est jamais passive. Selon la définition du *Grand Robert*, le conformisme est *une attitude passive de celui qui se conforme aux idées et aux usages de son milieu*. Ce n'est pas la passivité qui est en jeu ici mais une forme d'obligation morale vis-à-vis du groupe auquel on appartient, ou, dans l'autre cas présenté, de la peur. Le *conformisme* n'est qu'une image de surface ne reflétant pas la réalité des sentiments animant les hommes du 101^e bataillon qui n'ont vraisemblablement pas eu le sentiment d'avoir le choix. Combien seraient partis d'eux-mêmes s'ils avaient eu connaissance de la nature de la mission qui les attendait ? Il est certain que leurs choix auraient été guidés par d'autres considérations, comme Ch. Browning l'a par ailleurs montré.

50) Philip Zimbardo, TED 2008, *Comment des gens ordinaires deviennent des monstres... ou des héros*. *Op. cit.*

51) On pense à la scène dramatique du roman de Thomas Hardy, *Loïn de la foule déchaînée*, où tout un troupeau de moutons se jette, l'un après l'autre, du haut d'une falaise dans le vide.

L'idée du groupe comme élément explicatif des comportements déviants vaut, par ailleurs, de par son rôle de « couverture » autant dans le sens de « protection » que de « paravent ». Dans le cas présent, c'est le port de l'uniforme qui lui confère cette couverture, d'abord parce qu'il représente l'autorité instigatrice des actes perpétrés en son nom – le soldat est un exécutant anonyme, il est le bras armé de l'autorité derrière laquelle il s'efface – ; et partant, cela le déresponsabilise. Milgram avait mis en lumière dans son expérience que les sujets obtempéraient plus facilement quand il leur était signifié que l'institut endossait toute la responsabilité.

Sous l'influence de Milgram, il semble que Ch. Browning ait davantage axé ses observations sur le comportement des hommes plutôt que sur le contexte agissant sur eux. Il reprend, en effet, le concept de *soumission à l'autorité* mais ne considère pas suffisamment, nous semble-t-il, son pendant qui est *l'adhésion, la croyance en la légitimité* de ce qu'ils se sentent contraints de faire, quand bien même, et c'est le cas ici, leur tâche serait monstrueuse. Rappelons qu'ils ne remettent pas en cause la légitimité des ordres qui leur sont donnés. La même remarque peut être faite à propos des sujets de l'expérience de Milgram qui éprouvent de la souffrance à exécuter le travail pour lequel ils ont été recrutés, mais le poursuivent. Le fait que l'expérience aient été présentée au nom de la science, et *a fortiori*, pour *l'éducation*, n'a-t-il pas joué un rôle important sur leur détermination à aller jusqu'au bout ?

Le contexte et *l'univers mental* ont indéniablement leur place dans l'explication des débordements. C'est ce dont il sera question dans la dernière partie de cette étude.

3.2. *La loi du sang. Penser et agir en nazi*⁵²⁾ de l'historien Johann

52) Johann Chapoutot (2014), *La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Coll. Bibliothèque des

Chapoutot

Pour l'historien Johann Chapoutot, le contexte historique, intellectuel, politique, culturel et social revêt une importance fondamentale pour comprendre pourquoi le peuple allemand, dans sa majorité, ne s'est pas, selon lui, simplement soumis à la politique mise en place par le parti nazi, mais y a majoritairement adhéré, prenant une part active dans sa mise en œuvre, quel qu'ait été le caractère abominable de la tâche qui lui incombait. Pour comprendre comment le passage à l'acte a pu être possible, il est indispensable, explique l'historien, de voir dans quel univers mental, intellectuel, moral, psychologique, avec quelle vision du monde, ces barbaries, qui aujourd'hui sont incompréhensibles, ont pu, au moment où elles se sont déroulées, avoir du sens pour leurs exécutants.

D'où l'impératif de se pencher sur ce cadre qui a permis le crime et l'a structuré ; d'analyser le discours normatif qui a institué les nouveaux principes moraux et juridiques selon lesquels être violent, inégalitaire, tuer, ségréguer, étaient légitimes et justifiés. L'Allemagne des années vingt à quarante a produit des milliers de documents normatifs (discours, articles, livres, films de fictions, documentaires pédagogiques, etc.) dans des domaines empruntant à la philosophie, à la médecine, au droit, à la morale, à l'histoire, chacun offrant une vision pragmatique justifiant la nécessité d'agir, même de manière monstrueuse, pour l'avenir de l'Allemagne. Ce sont ces discours normatifs visant à donner cohérence et légitimité à cette violence que J. Chapoutot a analysés.

Du contexte général au contexte particulier allemand

Au préalable, selon l'analyse de l'historien deux constats s'imposent :

D'abord, les crimes du nazisme ont souvent été expliqués comme étant le

signe de la folie, de la barbarie, ou de l'ignorance⁵³). Or, dans les années trente, l'Allemagne est le pays le plus alphabétisé au monde⁵⁴ : c'est la patrie des prix Nobel⁵⁵, des poètes, des penseurs, ou encore des musiciens. C'est de cette Allemagne imprégnée du progrès des Lumières, du processus de civilisation qu'a procédé le nazisme.

Ensuite, quand on observe les éléments fondamentaux qui constituent la base intellectuelle et pratique du nazisme, on se rend compte que ces idéologies sont très largement partagées dans l'Occident de cette époque. On y dénombre l'impérialisme – et le racisme qui en résulte visible dans les empires coloniaux européens, et puis plus largement, le racisme d'État dans des pays occidentaux comme les États-Unis et l'Afrique du sud avec le système de l'apartheid –, l'antisémitisme extrêmement fort sur tout le continent, comme le montre l'ampleur de l'affaire Dreyfus en France, le darwinisme social et l'eugénisme, ainsi que le nationalisme et le militarisme, etc. En ce sens, les nazis sont parfaitement ancrés dans ce temps européen s'étendant de la deuxième moitié du 19^e siècle à la première moitié du 20^e siècle. C'est cette Europe, avec son histoire tumultueuse, ses intellectuels, ses progrès médicaux et ses découvertes scientifiques, qui sert de contexte global à la naissance et au développement du nazisme.

Le contexte allemand

En 1918, au sortir de la guerre, l'Allemagne vit une période traumatique : d'une part, le pays est anéanti et accepte très mal les conditions humiliantes et extrêmement dures imposées par le traité de Versailles : le pays est amputé de

53) Remarque à nuancer : le concept de banalité du mal ayant permis de commencer à reconsidérer l'image du criminel de masse dès les années 60.

54) J. Chapoutot (2014 :13).

55) Entre 1901 et 1933, 23 des 71 prix sont attribués à des Allemands.

15% de son territoire, il perd ses colonies, l'armée et la marine sont démantelées, les dommages de guerre que le pays doit verser sont exorbitants. Par ailleurs, le blocus terrible subi par l'Allemagne a fait plus d'un million de victimes parmi les civils, morts de faim et de l'épidémie de grippe espagnole qui fait des ravages dans cette population affaiblie. On accuse les alliés de ne pas avoir voulu gagner la guerre stratégiquement ou politiquement, mais biologiquement en « assassinant » le peuple Allemand.

La république de Weimar naît de ce bouleversement en 1919 et est le cadre d'interrogations et de remises en question fondamentales des valeurs et des structures allemandes, ébranlées ensuite par la crise de 1929.

C'est ce contexte qui a donné naissance au nazisme. Dans ces conditions, le discours visant à rendre sa fierté au peuple allemand et de lui restituer sa place d'antan résonne différemment.

Les principes de la doctrine nazie

D'après J. Chapoutot, les nazis considèrent que la culture, telle qu'elle existe en Europe et en Allemagne au 20^e siècle, nuit à la « race nordique », qu'elle lui est néfaste. Ils prônent une révolution dans son sens non pas de changement ou d'évolution mais de retour à la culture des germains des origines, à une culture « d'avant l'aliénation culturelle, d'avant le christianisme, les humanismes, le libéralisme, la Révolution française⁵⁶⁾ ». Le diagnostic historique des nazis est très simple : la « race » germanique nordique a été acculturée par l'évangélisation chrétienne et ses suites humanistes et universalistes qui lui ont fait oublier la primauté et la prééminence de ses intérêts. Cette acculturation a dénaturé la *race* germanique, elle l'a privée de sa

56) La Révolution française est à bannir à cause des idées égalitaristes et universalistes qu'elle a générées, ainsi que pour avoir émancipé les Juifs, en leur donnant la citoyenneté.

moelle, de son être, de son essence, sans lesquels elle est en voie d'extinction. En danger, il faut la sauver en la délestant ou en détruisant tout ce qui peut entraver la réalisation du projet visant à remettre « la race des seigneurs » à sa place, sur le devant de la scène.

Pour ce faire, le peuple germain doit se multiplier. Or, selon les nazis, « les germains » d'origine étaient polygames. L'homme pouvant procréer plus que la femme immobilisée par ses grossesses, il faut qu'il revienne à sa nature première afin de produire le plus d'enfants possible. Ainsi à partir de 1935 sont mis en place des centres, les *Lebensborns*⁵⁷⁾ (*fontaines de vie*), qui ont pour but de créer « une race supérieure ». Ce sont des usines à enfants. Les femmes de type aryen, surnommées « les mères-patrie », y sont « fécondées » par des membres de la SS ou par des soldats allemands dont « la pureté » des origines a pu être prouvée. Plus de vingt mille « SS kinder » sont nés dans ces centres, pour être ensuite placés dans des « familles-modèles ». Des milliers d'enfants blonds aux yeux bleus ont été, par ailleurs, arrachés à leur famille dans les pays occupés, en particulier, en Norvège, en Pologne ou en Tchécoslovaquie.

Parmi les autres normes auxquelles l'Allemagne doit revenir pour réaliser son objectif de purification de la race, il y a l'idée, en référence avec le darwinisme et les théories eugénistes de Galton, que les hommes, les groupes d'humains, les communautés humaines obéissent à des lois naturelles qui impliquent une prise en compte des intérêts propres à l'homme, des intérêts de sa race et de son propre groupe commandant de tuer ou de frapper sans réserve l'ennemi biologique, mais aussi de se débarrasser des malades et des faibles qui « entravent la marche glorieuse de la race vers sa suprématie »⁵⁸⁾.

57) Mieux connues du public depuis quelques années grâce au film germano-norvégien *D'une vie à l'autre (Zwei Leben)* des réalisateurs Georg Maas et Judith Kaufmann, sorti en 2012 et du téléfilm français, *Malgré Elles*, du réalisateur Denis Malleval, diffusé en 2012.

58) *Jusqu'au dernier, la destruction des Juifs d'Europe*, série documentaire télévisuelle, diffusée sur France 2, à partir du 22 janvier 2015, à l'occasion de la commémoration des

Les nazis vont largement profiter du prestige des découvertes en sciences naturelles, biologie et médecine qui abondent depuis la fin du 19^e siècle, et notamment de celles de l'allemand Robert Koch, le découvreur du bacille de Koch qui permet de guérir la tuberculose, ainsi que de celles de Pasteur, en France, pour justifier quelques-unes de leurs activités les plus redoutables. Avec Koch et Pasteur, on sait que la transmission des virus ou des bactéries repose sur de simples contacts humains, comme se toucher ou se trouver à proximité, etc. Les Juifs de l'est, du fait des conditions de vie inhumaines dans les ghettos, vont développer des maladies, et les nazis vont justifier l'idée de leur anéantissement par le danger biologique qu'ils constituent. Pour corroborer cette idée, lors de la mise en place de *la solution finale*, en Pologne au printemps 1940, les procédés utilisés pour l'extermination sont ceux de la désinfection médicale : les Juifs sont mis dans des chambres de désinfection, ils sont dépouillés de leurs vêtements qui sont stérilisés. La cohérence du système va jusqu'à l'utilisation, pour l'extermination, d'un poison, le zyklon B, qui est un produit servant à désinfecter et à dératiser. Or, on le sait, dans la propagande antisémite nazie, les Juifs sont le plus souvent représentés comme de la vermine.

Pour Johann Chapoutot, ces actions sont possibles parce qu'elles bénéficient de l'adhésion de la majorité aux idées nazies. Cette adhésion a été rendue possible par l'utilisation intensive, le matraquage, de théories ou de doctrines développées par toute une littérature juridique, philosophique, biologique ou médicale comme cela vient d'être montré. C'est aussi le résultat d'une autre initiative de la part des nazis : l'appel et l'utilisation massifs de jeunes juristes formés aux doctrines nazies.

70 ans de la libération du camp d'Auschwitz (le 27 janvier 1945). Une cinquantaine d'historiens apportent de nouveaux éclairages sur cette période où les deux tiers des Juifs d'Europe ont été anéantis.

Le rôle central des juristes dans le régime nazi

À la fin des années 20, au moment où l'on commence à envisager l'arrivée possible au pouvoir du parti nazi, les jeunes juristes voient une opportunité majeure de carrière du fait du recrutement massif (par centaines) du parti de Hitler. Il s'agit de réunir une élite intellectuelle chargée de l'élaboration de la nouvelle législation nazie, cette élaboration qui doit être la transcription en termes juridiques de la loi naturelle, définie précédemment. Cette élite doit être opérationnelle, diriger des services, monter des dossiers, traiter des affaires. En 1933, il y existe donc déjà une surreprésentation des juristes dans le parti nazi d'abord, puis dans l'appareil de l'État.

La première loi à laquelle ils travaillent, et qui est promulguée le 14 juillet 1933, est celle qui rend obligatoire la pratique eugénique et qui institue des tribunaux d'hérédité. Médecins et juristes vont prononcer des mesures de castration et de stérilisation pour ceux qu'on estime porteurs d'une hérédité pathologique. Cette loi va donner lieu par la suite à l'extermination d'adultes handicapés physiques et mentaux, faisant plus de soixante-dix mille victimes. En 1935, les juristes participent à l'édification des fameuses lois antijuives de Nuremberg. Cette coopération se poursuit tout au long de l'existence du régime jusqu'en 1945.

Le parti nazi dispose donc de tout un cadre qui lui est acquis et qui travaille pour lui, mettant en place l'armature législative nécessaire, ainsi que l'infrastructure intellectuelle chargée de lui donner sa légitimité.

Pour illustrer l'efficacité du système, Johann Chapoutot part de l'exemple stupéfiant du procès qui se tient en 1949, quatre ans après la fin de la guerre, contre des médecins de Hambourg responsables de la mort, par injection létale, d'enfants « malades », pendant la période allant de 1939 à 1945. Le tribunal de Hambourg déclare un non-lieu au motif⁵⁹⁾ que les accusés ne reconnaissent pas

59) J. Chapoutot (2014 : 9) reproduit les arguments tirés de « Eingeschläfert », 1960, p. 33.

leur culpabilité et contestent « avoir objectivement commis des actions contraires au droit » convaincus de « la légalité de leurs actes ». De fait, le directeur de l'hôpital incriminé, le docteur W. Bayer, rejette « avec vigueur » l'accusation de *crime contre l'humanité* : « un tel crime ne peut être commis, dit-il, que contre des hommes, tandis que les êtres vivants que nous devons traiter ne peuvent être qualifiés « d'êtres humains »⁶⁰⁾ ».

Ces paroles, explique l'historien, ne font que restituer le discours, répété pendant des décennies, par des médecins et des juristes, et fondé sur les théories eugénistes et les lois de l'hérédité :

« Il faut se débarrasser des bouches inutiles, d'un poids qui entrave leurs performances économiques et militaires ; ces êtres à peine humains sont des éléments biologiques dégradés dont les tares et les pathologies se transmettent par la reproduction ». (J. Chapoutot, p. 10).

Outre l'intervention des juristes et des médecins, notons que l'histoire et en particulier celle de la Grèce antique, très opportune en l'occurrence, est également convoquée. Les juges de Hambourg justifient l'acquittement des accusés de la manière suivante :

L'élimination des vies indignes d'être vécues apparaissait dans l'Antiquité classique comme une évidence. On ne risquera pas de prétendre que l'éthique d'un Platon ou d'un Sénèque, qui ont défendu ces vues, est moins élevée que celle d'un christianisme⁶¹⁾.

60) *Ibid.*, p. 9, citation reprise par J. Chapoutot de Klee, 2003 : 33, article "Bayer".

61) *Ibid.*, p. 10, citation reprise par J. Chapoutot de Klee, 2003 : 33, article "Bayer".

Autre exemple donné par l'historien, le cas d'Adolf Eichmann qui, à l'instar de ses « collègues » à Nuremberg, s'est déclaré *non coupable* face aux accusations de *crime contre l'humanité*⁶²⁾ lors de son procès à Jérusalem, en 1961, et n'a jamais, jusqu'à son exécution, émis le moindre regret si ce n'est celui d'avoir mené à la mort six millions de Juifs et non les douze millions qui selon les estimations du RSHA⁶³⁾ représentaient la totalité de la population juive d'Europe. Pour J. Chapoutot⁶⁴⁾, Eichmann était totalement convaincu de la légitimité de son action. Et si sa stratégie de défense lors de son procès a été de se faire passer pour un petit fonctionnaire, gris et obéissant, et non un « flamboyant criminel », dans les différents témoignages, hors procès, écrits et oraux – on dispose en effet d'écrits d'Eichmann (lettres, notes retrouvées, textes de discours faits auprès de ses hommes) et d'enregistrements⁶⁵⁾ – le bourreau ne s'y présente pas comme un petit subalterne, ne faisant qu'obtempérer à des ordres, mais comme un véritable combattant idéologique. À un de ses comparses, raconte J. Chapoutot⁶⁶⁾, qui s'interroge, et même s'indigne, du fait qu'il soit allé dénicher des enfants Juifs jusqu'en Crète pour les faire mourir dans des camps, Eichmann rétorque que « ces gens-là » leur avaient déclaré la

62) Les chefs d'inculpation étaient les suivants : crime contre le peuple juif ; crime contre l'humanité ; crime de guerre ; participation à une organisation hostile.

63) Le RSHA est l'office central de sécurité du Reich.

64) Il est nécessaire de nuancer l'image d'un Eichmann exclusivement mû par des causes idéologiques : des témoignages le montrent sous un jour différent. Benjamin Murrelstein (film-documentaire *Le dernier des Injustes* (2013) de Claude Lanzmann) le présente comme un véritable « démon », « corrompu à mort » et ne reculant devant « aucune inhumanité pourvu que ça rapporte de l'argent dans son escarcelle ». (C. Lanzmann, sur France Culture, dans l'émission *Répliques*, le 16 novembre 2013).

65) Enregistrements faits à Buenos Aires pendant sa cavale alors qu'il envisage avec d'autres nazis en fuite d'écrire un livre sur leurs expériences respectives du nazisme. (Olivier Guez, *La disparition de Josef Mengele*, 2017, Éd. Grasset. p. 84, 86-87).

66) Documentaire *Jusqu'au dernier, la destruction des Juifs d'Europe*, *op. cit.*

guerre et qu'il devait « défendre sa patrie et sa race ».

Dans le même d'ordre d'idées, lors de son procès, alors qu'on l'interroge pour savoir si à aucun moment alors qu'il assistait à des scènes d'extermination, il n'a ressenti de compassion ou de pitié, Eichmann avoue avoir été troublé par la vue d'une femme exécutée avec son enfant : il a pensé à ses propres enfants. Mais cette empathie a tout de suite été ravalée par le réflexe de se dire que toute faiblesse pouvait avoir des conséquences néfastes : en effet, devenu grand, cet enfant, à l'air inoffensif, deviendrait l'ennemi mortel de la race allemande et s'en prendrait à leurs enfants. Ce même raisonnement se retrouve dans la correspondance qu'entretiennent les tueurs de masse du front de l'est avec leur famille. Ces simples soldats, fusilleurs de base, racontent, *sans joie*, leurs tueries qu'ils justifient par la nécessité de l'acte : si on les laisse vivre, ce seront leurs propres enfants, qui un jour en pâtiront. (*Ibid.*)

On retrouve ici un des aspects relevés, d'abord, par S. Milgram dans son expérience, puis par Ch. Browning dans son analyse des comportements du bataillon de policiers. Il s'agit de l'aspect traumatisant, du moins au début, de la tâche à accomplir :

Il serait douteux, écrit J. Chapoutot, que ces criminels « se soient levés chaque matin en se réjouissant d'avance de toutes les abominations qu'ils allaient commettre. Ces gens-là, qui n'étaient pas fous, ne considéraient pas leurs actes comme des crimes mais comme une tâche (*Aufgabe*), une tâche certes pénible, mais nécessaire.⁶⁷⁾ »

Himmler insiste sur la difficulté, voire l'aspect *déplaisant*⁶⁸⁾ de la tâche, mais « s'il [le travail] est éprouvant, il prend place et sens dans un dessein d'ensemble qui, lui, est « historique » et « glorieux ». » (*Ibid.*)

67) Chapoutot, 2014 : 15.

68) On sait que Himmler s'était trouvé mal en assistant pour la première fois à une tuerie.

Synthèse et conclusion

Les exemples d'imprégnations des doctrines nazies ainsi que de l'outillage intellectuel et scientifique visant à les rendre légitimes ne manquent pas. N'ont été sélectionnées ici que les plus pertinentes dans le cadre de la présente recherche. Ces doctrines ont manifestement eu une influence très importante sur la société. Il est certain que sans cet insidieux travail de fond visant, d'une part, à justifier leur politique par l'appel ou la référence constante à des sommités intellectuelles (historiens, philosophes, etc.) et scientifiques (médecins, biologistes, etc.), puis, d'autre part, à la rendre légale et « acceptable » par l'intervention massive de juristes et de théoriciens, les nazis n'auraient pu obtenir l'adhésion d'une grande partie de la population à leurs idées, ni surtout leur mise en application.

Mais, il est important de signaler que, s'il y a eu adhésion, elle n'a concerné qu'une partie du peuple allemand. Pour beaucoup de gens, en effet, la mise en œuvre de la politique nazie a représenté une manne d'opportunités en termes professionnels (l'adhésion au parti assurait l'obtention d'un emploi et d'autres avantages), financiers (les grandes entreprises ont profité d'une main d'œuvre réduite à l'esclavage, inépuisable et interchangeable), mais aussi en termes de pouvoir et de prestige (quelle aurait été la vie d'un Eichmann ou d'un Frantz Stangl⁶⁹⁾, sans le nazisme ?). Pour certains encore, elle a représenté une chance de s'enrichir en s'emparant des biens des proscrits. D'autres n'adhéraient pas à l'idéologie nazie mais ont laissé faire les choses par crainte, ignorance ou indifférence. D'autres enfin s'y sont opposés le plus souvent au péril de leur vie.

Il est néanmoins indéniable que les structures idéologiques, les lois, le système de propagande du nazisme, mais aussi, il ne faut pas l'oublier, le contexte historique et idéologique européen en ce début de 20^e siècle, avec l'antisémitisme profond, le racisme ou les nationalismes qui l'ont marqué, ont

69) Le commandant de *Treblinka*. Sereny G. (1993 : *op. cit.*)

forgé l'univers mental des gens de cette époque. Ainsi, si les hommes du 101^e bataillon de réserve de la police allemande sont nés avant l'avènement du parti nazi au pouvoir, ils n'ont pas moins baigné dans cet environnement ultranationaliste et antisémite, où les Juifs étaient considérés comme des sous-hommes, assimilés à de la vermine. Contrairement à Ch. Browning pour qui l'idéologie antisémite entre peu en ligne de compte dans l'explication du comportement des hommes du bataillon, il nous apparaît que, sans cette idéologie, leur tâche ne les aurait pas seulement horrifiés : elle aurait été moralement inacceptable et insurmontable. Une fois assurées les conditions nécessaires de leur obéissance, par l'éloignement physique (à des milliers de kilomètres de l'Allemagne et de leur famille), et par l'importance de la notion de groupe (révélée d'abord par Milgram), avec ce que cela implique en termes d'obéissance, de solidarité et de loyauté, surtout en temps de guerre, les hommes ont sans aucun doute puisé dans cette idéologie les arguments pour se convaincre, s'ils ne l'étaient pas déjà, de la légitimité de leurs actes, actes présentés comme un sacrifice nécessaire pour le bien et la grandeur de l'Allemagne, leur patrie. L'idéologie a certainement constitué une valeur-refuge, au même titre que l'uniforme avec les fonctions que Ph. Zimbardo a attribuées à cette tenue, et en particulier, celles de légitimer et de protéger celui qui l'endosse : l'homme pouvant se retrancher derrière une idéologie comme derrière un uniforme pour justifier ses actions.

D'autres éléments ont été mis en lumière pour expliquer que des hommes aient, soit, accepté de se soumettre à des ordres criminels, soit, été induits à commettre des actions inhumaines. Il est nécessaire de dire que beaucoup de ces éléments ont été relevés et analysés depuis des décennies dans des écrits de Hannah Arendt ou de Primo Levi, pour ne citer qu'eux, mais il nous a semblé intéressant de partir des constats faits à partir d'expériences scientifiques laissant apparaître certaines lignes conductrices. Parmi ces éléments, Ph. Zimbardo a montré que la structure totalitaire a un rôle prépondérant sur les

comportements déviants : c'est elle qui crée la situation qui corrompt l'individu dans la mesure où elle transforme l'homme qui l'intègre, et ce, quel que soit le côté de la barrière où il est placé. D'un côté, l'Institution veille à mettre tous les éléments en place pour s'assurer de l'obéissance aveugle et sans faille des hommes qui la représentent, en leur offrant protection et anonymat, et en endossant la responsabilité des actions faites en son nom ; de l'autre côté, elle ne néglige aucun détail pour que l'individu, rendu vulnérable, perde ses attributs humains, de façon à empêcher toute empathie et à donner des sentiments de légitimité et de puissance plus forts aux représentants de l'autorité concernée.

La présente étude avait pour objectif de montrer la persistance de la croyance en la nature intrinsèquement mauvaise de l'homme, toujours perçue comme véritable responsable de ses comportements déviants et inhumains. Un retour sur les origines bibliques (le péché originel) puis évolutionnistes (les dérives du darwinisme) de l'enracinement de cette croyance, puis, dans un second temps, le recours aux travaux issus de la recherche comportementale et historique, ont permis d'apporter un démenti à cette thèse simpliste et dangereuse en mettant en lumière les conditions intérieures, mais aussi et surtout, extérieures, favorisant le franchissement de la ligne vers l'inacceptable. Ainsi, s'il doit répondre de ses actes dont il demeure responsable, le criminel de masse est, souvent, et avant tout, un homme pris dans les tentacules d'une machine parfaitement orchestrée ne lui laissant parfois qu'une marge d'action réduite, ou, pour reprendre les termes de Mencius, c'est un homme dont *la nature a subi la violence*, en ayant été ainsi amené à faire le mal.

Connaître les rouages de cette mécanique pernicieuse est indispensable afin d'éviter ce premier faux pas fatal dont a parlé Ph. Zimbardo, et de maintenir et

éduquer ce que Michel Terestchenko⁷⁰⁾ appelle *la présence à soi*, concept dont il sera question dans de prochains travaux.

(Annexe 1) Description des variantes⁷¹⁾

- Variante 1 : expérience originale, le « Feedback à distance ». L'élève est placé dans une pièce adjacente : ses réactions ne peuvent être ni vues ni entendues, et ses réponses apparaissent sur un écran. 26 sujets sur 40 vont jusqu'à 450 Volts. (65% d'obéissance).
- Variante 2 : « feedback vocal ». On pense que c'est le fait de ne pas voir ni entendre qui explique des taux d'obéissance aussi élevés. Dans cette variante, gémissements, plaintes et supplications sont audibles. Cela affecte peu les taux d'obéissance (62,5%).
- Variante 3 : présence de l'élève dans la même pièce, sa souffrance est visible. Le taux d'obéissance baisse sensiblement (40%).
- Variante 4 : contact physique. La victime doit volontairement placer sa main sur la plaque électrique. En cas de refus, (P) doit la lui placer lui-même. La baisse du taux d'obéissance est significative (30%).
- Variante 5 : changement de cadre. On pense que le prestige du lieu de l'expérimentation (l'université de Yale) pourrait expliquer les forts taux d'obéissance. Le laboratoire est donc déplacé dans les sous-sol d'un immeuble vétuste d'un quartier populaire. Les résultats ne varient pas (65%).
- Variante 6 : jusqu'à présent, (E) était gentil et (EX) sec et cassant, on procède à l'inversion des comportements expérimentateur-élève. Le taux baisse à 50% car l'autorité est représentée par un homme qui n'est pas autoritaire.

70) Terestchenko M. (2005), *op. cit.*

71) Résumé à partir de la Préface de Michel Terestchenko du livre de Stanley Milgram, *Expérience sur l'obéissance et la désobéissance à l'autorité*, la Découverte, Hors Collection ZONES, 2013 : 14-21). Et de Terestchenko M. (2005), *op. cit.*, (*Dix-huit variantes d'une expérience cruciale* : p.123-131).

- Variante 7 : on veut tester l'influence de la présence de l'expérimentateur sur le sujet (le rôle de l'autorité). L'expérimentateur est absent de la salle, les ordres sont donnés par téléphone ou préenregistrés. Le taux d'obéissance chute à 20%. Mais il est important de signaler que les sujets mentent à l'institution : ils déclarent envoyer des décharges, ou bien envoient les décharges les plus faibles mais ne remettent pas en cause l'autorité, ou la légitimité de l'expérience.
- Variante 8 : les sujets testés sont des femmes. Le sens commun selon lequel les femmes seraient plus sensibles que les hommes est infirmé : leur taux d'obéissance est égal à celui des hommes (65%).
- Variante 9 : beaucoup de sujets ont expliqué après l'expérience qu'ils avaient été jusqu'au bout car l'élève avait accepté le contrat au début. Dans cette variante, l'élève annonce donc au préalable qu'il souffre de troubles cardiaques et exige que l'expérience soit interrompue à sa demande. Le taux d'obéissance descend à 40% mais parmi les 60% d'insoumis : seuls 25% ont arrêté à raison de la demande de l'élève, les autres 35% s'inquiétaient de leur responsabilité d'un point de vue légal.
- Variante 10 : les expérimentations n'émanent plus l'université Yale mais deviennent le fait d'un organisme privé pour le compte d'un groupe industriel. La baisse du taux à 48% n'est pas significative, cependant, pour Milgram le caractère « scientifique » de l'expérience quel que soit l'organisme responsable garantit son bon déroulement.
- Variante 11 : on a voulu tester si les taux élevés d'obéissance étaient le fait de pulsions sadiques et perverses. Dans cette variante, le professeur choisit lui-même l'intensité de la décharge électrique administrée. Sur 68 sujets testés, 28 n'envoient que les décharges les plus faibles, 38 s'arrêtent au moment où l'élève commence à se plaindre, 2 envoient les décharges les plus fortes (5%).
- Variante 12 : Pour vérifier si l'obéissance répond seulement de l'image de l'autorité, on demande à (P) d'obéir aux ordres venant de l'élève. Par

exemple, (EX) demande que l'expérience soit interrompue quand (E) commence à avoir mal, mais ce dernier demande que l'on poursuive. Résultat : (P) suit les instructions de (EX) et non celles de (E). Ce n'est donc pas la nature de l'ordre qui commande l'obéissance, mais la source de l'autorité.

- Variante 13 : Pour confirmer la précédente constatation, un homme ordinaire est désigné pour donner des ordres et non un chercheur de Yale. Dans la variante, un appel téléphonique contraint (EX) de partir, il est remplacé par un homme ordinaire : 80% des sujets refusent d'obéir aux ordres d'un individu n'ayant pas la légitimité de l'autorité. (Taux d'obéissance 20%).
- Variation 14 : L'expérimentateur prend la place de l'élève. Les sujets refusent de poursuivre l'expérience car les ordres viennent d'un sujet ordinaire, comme eux, et surtout sans légitimité. Ce qui compte pour les sujets ce n'est pas ce qu'ils font mais pour qui ils le font!
- Variante 15 : Elle complète la précédente et vise à affiner le rôle de l'autorité. Cette fois, deux expérimentateurs sont présents dans la salle et sont en désaccord. En cas de dissension entre les représentants de l'autorité, il n'y a pas d'obéissance ! (0%).
- Variante 16 : Cette fois, les deux représentants de l'autorité sont placés non pas à égalité comme précédemment mais l'un comme (EX) et l'autre comme (E). 35% arrêtent immédiatement l'envoi de décharges ; 65% continuent jusqu'au bout : (EX) ayant de par son rôle social plus d'autorité que (E).
- Les variantes 17 et 18 évaluent le rôle du groupe dans le degré d'obéissance des sujets. Dans le cas de la variante 17, le sujet est placé entre deux personnes (des complices de l'équipe) qui critiquent et se rebellent contre l'expérience. Seuls 10 % des sujets obéissent aux ordres. Dans la variante 18, le sujet est placé entre deux personnes dociles et déférentes face à l'autorité. Le taux d'obéissance atteint 90% !

Bibliographie

- ARENDET Hannah (1962), *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, traduction française A. Guérin, Gallimard, (1966) – Folio histoire, 2002.
- BROWNING Christopher (2007), *Des Hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Trad Elie Barnavi, Éd. Tallandier, Coll. Texto, Paris, [1992].
- CHAPOUTOT Johann (2014), *La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Coll. Bibliothèque des histoires, Éd. NRF, Gallimard.
- CHAPOUTOT Johann (2017), *La révolution culturelle nazie*, Coll. Bibliothèque des Histoires, Éd. NRF, Gallimard.
- CHENG Anne (1997), *Histoire de la Pensée Chinoise*, Paris, Éd. du Seuil.
- GUEZ Olivier (2017), *La Disparition de Josef Mengele*, Éd. Grasset.
- MILGRAM Stanley (1974), *Obedience to Authority : An Experimental View*. Harpercollins.
- MILGRAM Stanley (2013), *Expérience sur l'obéissance et la désobéissance à l'autorité*, [1974]. Éd. La Découverte, Hors Collection ZONES, Préface de Michel Terestchenko.
- MILGRAM Stanley, *La Soumission à l'autorité*, Éd. Calmann-Lévy, 1994 (2^e éd.)
- MINOIS Georges (2002), *Les Origines du mal : une histoire du péché originel*, Éd. Fayard.
- RICO-YOKOYAMA Adriana (2014), De la dédialisation du monstre à l'identification au bourreau, *Revue de Langue et Littérature françaises*, Université Kansaï, n°40, pp. 35-71 [関西大学『仏語仏文学』第40号 (pp. 35-71)].
- RICO-YOKOYAMA A., (2015), Le mystère du Mal, le mystère du Bien ? – Analyse de l'essai de Pierre Bayard : *Aurais-je été résistant ou bourreau ?* – Première partie, *Revue littéraire*, Université Kansaï, n°65-2, pp. 193-244 [関西大学『文学論集』第65巻2号 (pp. 193-244)].
- SERENY G. (1993), *Au fond des ténèbres, un bourreau parle : Frantz Stangl, commandant de Treblinka* [1975], Paris, Éd. Denoël.
- SOBER Elliott & WILSON David Sloane (1998), *Unto Others: The Evolution and Psychology of Unselfish Behavior*, Éd. Harvard University Press.
- TERESTCHENKO Michel (2005), *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, Éd. La Découverte, « Recherches : Mauss », Paris.
- ZIMBARDO Philip G. (1972), *Stanford prison experiment : A simulation study of the psychology of imprisonment conducted august 1971 at Stanford University*, Inc. [https://web.stanford.edu/dept/spec_coll/uarch/exhibits/Narration.pdf]

(Professeur à l'Université Kansaï)